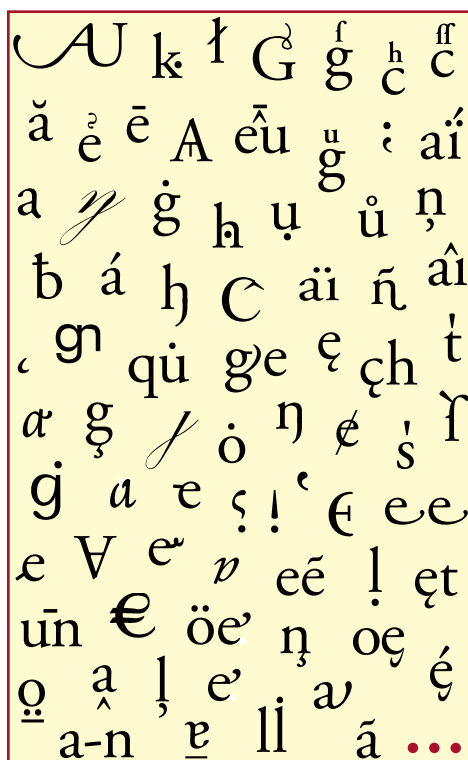


L'ORTHOGRAPHE DU FRANÇAIS

/I

JEAN MÉRON

*les fabuleuses*  
**inventions graphiques**  
**du français**



[Nom de l'éditeur]

janvier 2007

*À la mémoire de Fernand Baudin*

---

## RÉSUMÉ

**D**ANS *l'alfabet européen...* (Paris, 1826, p.19), C.-F. Volney fait remarquer que si nous prenions la peine de passer en revue les divers alphabets de l'Europe, nous serions surpris « que des peuples, fiers de leurs progrès dans les sciences et les arts, soient restés si fort en arrière dans la science la plus élémentaire de toutes, dans celle même qui sert de base à l'édifice si vaste, si compliqué de la civilisation ; car sans l'alfabet<sup>◊</sup>, sans ces *petits pieds de mouche* (les lettres), que l'on est tenté de mépriser, où seraient nos bibliothèques, nos précieux recueils de lois, nos livres de morale, de mathématiques, de physique, de poésie, nos dictionnaires, nos grammaires, nos imprimeries, nos manuscrits ? que serait le langage lui-même, quand nos grammairiens ont démontré qu'il n'a dû son développement qu'à l'heureuse invention des signes fixes par qui la mémoire vacillante et fugace s'est fait un solide et permanent appui ? N'est-il pas clair que sans l'alfabet l'espèce humaine serait encore, sinon tout-à-fait barbare, du moins très-peu développée en civilisation ? »

<sup>◊</sup> Voir n.1, p.4.

Conscients des imperfections du système graphique du français, de nombreux auteurs ont proposé de le réformer. Je décris dans cet ouvrage plus de six cents inventions dues à cent douze réformateurs.

Si nombre de ces réformateurs utilisent l'alfabet latin, d'autres ne s'en contentent pas et s'inspirent également des caractères grecs, des symboles..., ou les créent de toutes pièces. Ayant dû limiter mon étude, les procédés d'écriture de type *sténographie*, *okygraphie*, *pasigraphie*, *notographie*, *tachygraphie*..., les écritures et alphabets dits « universels »..., les orthographies particulières, ne sont qu'évoquées. Mon étude portant principalement sur la période qui s'étend de la découverte de l'imprimerie au vingt et unième siècle, les inventions antérieures à cette époque sont données à titre indicatif. En fait, j'ai surtout étudié les inventions des seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles.

De nombreux auteurs ont proposé des réformes orthographiques sans inventer de nouveaux caractères. Les *Précieuses*, par exemple, ont donné bien d'autres usages aux signes diacritiques du français, en particulier aux trois « accents » que nous utilisons encore aujourd'hui. J'en fais mention dans cet ouvrage, sans développer.

De même, des signes ont été inventés uniquement pour marquer ou faciliter la prononciation. Sans oublier les artifices de composition, comme les caractères renversés, etc.

Si les défauts de notre système graphique sont généralement bien analysés par les réformateurs, nous verrons que la majorité des solutions proposées, pour ne pas dire revendiquées, ne sont guère praticables. Est-il nécessaire de préciser qu'ils sont rarement d'accord entre eux quant aux solutions qu'ils préconisent.

Pour Quintillien, « les éléments alphabétiques recèlent bien des mystères ». Ils feront l'objet d'une autre étude. J'évoque toutefois le sujet en annexe : « De l'*Alph* (⌘) hébreu à la lettre *Aa* de l'alfabet latin. J'attire également l'attention des lecteurs sur la polémique dont le *svastika* fait l'objet (annexe 2).

---

### En guise de sommaire

En question : le système graphique du français .....	4
Les inventions .....	7
Tableau des inventions orthographiques du français .....	10
Sur la Saint Jean Porte-Latine .....	12
ANNEXES	
1. De l' <i>Aleph</i> (⌘) hébreu à la lettre <i>Aa</i> de l'alfabet latin .....	15
2. Le <i>svastika</i> au ban des accusés .....	31

---

1. VOLNEY (Constantin-François Chassebœuf, comte de), de l'Académie française, *Œuvres de C.-F. Volney*, t. VIII, *L'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques... Simplifications des langues orientales... L'hébreu simplifié par la méthode alphabétique...*, Paris, Parmentier & Froment, 1826, p. 20-21.

Je reproduis le texte des auteurs tel qu'il est composé dans l'édition que je cite. Exemple : *Alfabet phénicien...*

2. Cité par Ambroise Firmin DIDOT, *Observations sur l'orthographe, ou orthographe française, suivies d'une Histoire de la réforme orthographique depuis le XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours* Paris, l'auteur, 1868, p. 159-160.

3. ARNAULD Antoine & LANCELOT Claude, *Grammaire générale et raisonnée...*, dite de «Port-Royal», Paris, Pierre le Petit, 1660, p. 18-19.

4. Toutes les lettres doubles ne servent pas à marquer la prononciation. Certaines sont dues à la cupidité des copistes, «gens de pratique», etc. De même, des lettres, qualifiées de parasites par certains grammairiens, n'avaient d'autre but que d'indiquer la prononciation. Exemple : le mot *trahir*. «D'abord écrit *traïr* [traïr] (1080), déjà attesté au x<sup>e</sup> s. par la seconde personne du présent de l'indicatif *trades* «tu trahis» (v. 980), est issu d'un latin populaire *\*tradir*, altération du classique *tradere* composé de *trans* (→ trans-), et *dare* «donner» (→ date).» (*Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain REY, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998.) Dans sa *Grammaire comparée de la Langue française* (1885, p. 45), Cyprien AYER rappelle, à propos des lettres euphoniques, qu'on se sert des spirantes pour séparer les voyelles, et des muettes pour séparer les consonnes. La lettre *h*, par exemple, est une spirante euphonique qu'on inscrit entre deux voyelles pour les maintenir distinctes : *trahir*. C'est un système d'écriture comme un autre. En clair, cela signifie que nous pourrions faire l'économie des signes diacritiques, comme le font les Anglo-Saxons. Certains auteurs préfèrent toutefois le système actuel. Ex. : Léon CLÉDAT (*Notions d'histoire de l'orthographe*, Paris, H. Le Soudier, 1910, § 13 et 62) : «Entre le système adopté pour *glaiëul*, *païen*, *Esaiï*, et pour l'interjection *aïe*, et celui [d'introduire un *h* entre *a* et *i*, *a* et *u*, ou *o* et *u*, pour indiquer que ces lettres doivent être prononcées séparément] qu'on applique à *trahir*, *trahison*, *cabier*, *cohue*, *cabute*, c'est évidemment le premier qu'il vaut mieux prendre et appliquer partout. Écrire *trahir*, c'est comme si on écrivait :

**L**E SYSTÈME de transcription graphique du français est imprécis, irrégulier, incohérent, pour ne pas dire absurde. La raison en est que, comme les Romains avant nous, comme les autres peuples d'Europe, nous n'avons pas d'alphabet qui nous soit propre : «On peut dire que depuis l'adoption, et en même temps la modification de l'alphabet phénicien par les Grecs, aucune amélioration, aucun progrès n'a été fait dans la chose», constate C.-F. Volney<sup>1</sup>. «Les Romains, vainqueurs des Grecs, ne furent à cet égard, comme à bien d'autres, que leurs imitateurs. Les Européens modernes, vainqueurs des Romains, arrivés bruts sur la scène, trouvant l'alphabet tout organisé, l'ont endossé comme une dépouille de vaincu, sans examiner s'il allait à leur taille. Aussi les méthodes alphabétiques de notre Europe sont-elles de vraies caricatures : une foule d'irrégularités, d'incohérences, d'équivoques, de doubles emplois se montrent dans l'alphabet même italien ou espagnol, dans l'allemand, le polonais, le hollandais. Quant au français et à l'anglais, c'est le comble du désordre : pour l'apprécier, il faut apprendre ces deux langues par principes grammaticaux ; il faut étudier leur orthographe par la dissection de leurs mots. L'inconvénient de cet état de choses est d'autant plus grave que, outre la difficulté d'apprendre l'idiome lui-même, il y a danger et presque impossibilité d'y porter remède : car si l'on veut plier l'orthographe vieillie à la prononciation nouvelle et variable, on efface la trace précieuse des origines étymologiques.»

L'académicien Destutt de Tracy (Antoine-Louis-Claude, comte de) renchérit : «Nos alphabets, vu leurs difficultés et le mauvais usage que nous en faisons, c'est-à-dire nos vicieuses orthographes, méritent encore à peine le nom d'écriture. Ce ne sont que de maladroites tachygraphies qui figurent tant bien que mal ce qu'il y a de plus frappant dans le discours, et en laissent la plus grande partie à deviner, quoique souvent elles multiplient les signes sans utilité comme sans motif<sup>2</sup>.»

«L'écriture a été inventée pour peindre la parole», a-t-on dit. Raison pour laquelle le nombre des signes de l'alphabet ne devrait être ni supérieur ni inférieur au nombre des sons fondamentaux de la langue. Un principe qui date de la plus haute antiquité, que ces Messieurs de Port-Royal<sup>3</sup> ont posé de nouveau en 1660 : «[...] il auroit fallu observer quatre choses pour mettre [les caractères] en leur perfection. ¶ 1. Que toute figure marquast quelque son : c'est à dire, qu'on n'écrivist rien qui ne se pronçaist. ¶ 2. Que tout son fust marqué par vne figure : c'est à dire, qu'on ne pronçaist rien qui ne fust écrit. ¶ 3. Que chaque figure ne marquast qu'vn son, ou simple, ou double. Car ce n'est pas contre la perfection de l'écriture qu'il y ait des lettres doubles, puis qu'elles la facilitent en l'abregeant<sup>4</sup>. ¶ 4. Qu'vn mefme son ne fust point marqué par de differentes figures.»

Ces principes, les Grecs les ont observés. Ainsi, le *o bref* étant distingué du *o long* dans la prononciation, ils marquèrent cette différence

*nos abieux, cohincidence*, il est *nahif*, le *Mohise* de Michel-Ange. [...] On l'a supprimé avec raison dans *poème, poète*. Il est aussi tout indiqué d'écrire *noel*; ici l'accent est superflu, car l'*l* finale précise la prononciation de l'*e* qui précède.» C'est également l'avis de nombreux auteurs (Charles Lebaigue, Émile Littré, Benjamin Pautex, Albert Schinz, etc.). Le problème avec le français, c'est le mé-

lange constant des systèmes d'écriture. Espérer qu'une harmonisation de l'écriture du français puisse se faire, ce serait faire preuve de la plus grande naïveté. Et puis, comme le dit le meunier de la fable (Jean DE LA FONTAINE, *Le Meunier, son Fils, et l'Âne*) : «Est bien fou du cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père.» Qui plus est, ce n'est pas la saison. Alors!

1. Auxerre ne se prononce pas [ɔksɛʀ] mais [osɛʀ]; Bruxelles, [bryksɛl] et non [bryɔksɛl]. Autrefois on prononçait Luxembourg [Lyɔksɛbur] et non [Lyɔksɛbur]...

2. Autrefois on écrivait Xaintes, Xaintonge, aujourd'hui Saintes, Saintonge.

3. CHESNEAU DU MARSAIS César, *Les Véritables principes de la grammaire et autres textes 1719-1756*, Paris, Fayard, 1987, p. 214.

4. LE VER Firmin, *Firmini Verris dictionarius*, commencé en 1420 et terminé en 1440; édité par Brian Merrilees & William Edwards, Turhout, Brepols, 1994.

PIERSON N., « Arsène Darmesteter et la Réforme orthographique », *Revue Bleue*, n° 21, 24 novembre 1888, p. 651-653: « Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire demandait que l'on écrivit comme on parle, quand on parle bien. Il pensait qu'il aurait beaucoup de philosophie à écrire *filosofie* sans les deux *h*. Depuis Voltaire nous avons fait plusieurs révolutions; nous avons eu trois républiques, deux empires et plusieurs monarchies. On continue cependant à écrire *philosophie* comme sous l'ancien régime. Le dictionnaire attend son 89. Nous sommes très révolutionnaires en politique mais très conservateur en grammaire et ceux mêmes, qui ébranlent les trônes tremblent à l'idée de s'insurger contre l'orthographe (p. 651-652). »

5. À comparer aux 18 000 mots du *Dictionnaire* de l'Académie. A.-F. DIDOT fait observer dans ses *Observations sur l'orthographe* (p. 12-13), que si la table de l'édition de 1694 contient 20 000 mots, 2 000 mots se composent de participes ou de locutions adverbiales.

6. LAFITTE-HOUSSAT Jacques (*La réforme de l'orthographe...*, Paris, 1950, p. 30) cite cette phrase mnémotechnique qui a amusé des générations d'écoliers: « Cinq (*cinque*) cordeliers, sains (*sanos*) de corps et d'esprit, ceints (*cinctos*) de leur corde, portaient dans leur sein (*sinum*) le seing (*signum*) du Saint (*sanctum*) Père. »

7. L'imprimeur Robert Estienne estime qu'il faut tenir compte de l'étymologie des mots. Dans son *Dictionnaire francoislatin...* (1539), qui a servi de modèle à tous les dictionnaires du dix-septième siècle, à commencer par celui de l'Académie, il écrit *extraict*, *faict*, *haiftif*, *lait*, *laitue*, *point*, *soudain*, etc., alors que dans les glossaires imprimés de l'époque, tel le *Catholicum paruum* [*Catholicum abbreviatum*]..., 1506, que A. F. Didot

dans l'écriture: le premier fut appelé *o micron* (o, O), c'est-à-dire *petit o* ou *o bref*; le second *o méga* (ω, Ω), c'est-à-dire *o grand* ou *o long* (il a la forme et la valeur d'un double o). Même chose pour le *e bref* ou *epsilon* (ε, E) et le *e long* ou *éta* (η, H). Etc.

En français, qu'en est-il aujourd'hui? Pour figurer le son [k], par exemple, nous n'avons pas moins de cinq signes: le *c* (*casque*), le *k* (*kilo*), le *qu* (*queue*), le *ch* (*chœur*) et le *g* (*un long espace* se prononce œlɔ̃kɛspas). Les lettres *c* et *i* font *ci* (*ciseaux*), *s* et *i* encore *si* (*situation*). Quant aux lettres *t* et *i* elles font *si* dans *situation*, *attention*, mais *ti* dans *attentive*. Le *x* sert pour *gz* (*egzemple*, *egzamen*), *ks* (*axiome*, *sexe*), *ss* (*Auxerre*<sup>1</sup>), et *s* (*Xaintrailles*<sup>2</sup> ou *Saintrailles*). Il n'a aucune valeur dans *doux*. Le son [ā] peut être marqué par *an* (*blanc*, *dans*) ou par *en* (*dent*, *entrer*, *enfant*), « en quoi on fait une double faute, disait autrefois Marius Victorinus (*de Orthogr. apud Vossium de arte Gram.*, t.I, p.179): premièrement, en ce qu'on écrit autrement qu'on ne prononce; en second lieu, en ce qu'en lisant on prononce autrement que le mot n'est écrit<sup>3</sup>. »

Cet abîme qui existe aujourd'hui entre la langue parlée et la langue écrite n'existait pas à l'origine. À l'époque des *Chansons de Geste* (onzième et douzième siècles), les copistes des écoles de jongleurs avaient créé une orthographe à peu près phonétique, relativement simple et logique. Encore au quinzième siècle, non seulement de nombreux mots latins sont francisés, mais à peine une vingtaine de mots sont écrits avec des *th*, des *ph* et des *ch*. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter le *Dictionnaire latin-français* de Firmin Le Ver<sup>4</sup> qui comporte pas moins de trente-cinq mille mots<sup>5</sup>. On y lit: *antecrist*, *apoticaire*, *authentique*, *auteur*, *blasfème*, *caractere*, *cirographe*, *colere*, *cripte*, *cristal*, *diptongue*, *filosophe*, *fisique*, *frenesie*, *frenetique*, *himne*, *idropisie*, *iver*, *joieus*, *martir*, *melencolie*, *miſtere*, *orfelin*, *pantere*, *saint creme*, *sepulcre*, *sperre*, *tiran*, etc.

À partir du douzième siècle, l'orthographe passe des écoles de jongleurs aux études des « praticiens » (fonctionnaires, gens de justice...). Au quatorzième siècle, pour les basochiens l'écriture est faite pour être lue. Pour éviter la confusion entre les homonymes, ils écrivent *mes* (adjectif possessif), *mais* (adverbe), *mets* (substantif), alors qu'auparavant on écrivait *mes* dans les trois cas<sup>6</sup>.

Je développe l'historique de la graphie du français dans *Les tribulations d'un ortographe au « pays des lumières »* (collection « L'orthographe du français »). [À paraître en 2007.] Dans l'immédiat, il suffit de rappeler que c'est le système étymologique des praticiens qui fut retenu par l'Académie française, aidée en cela par les imprimeurs-libraires<sup>7</sup>.

Nous connaissons le résultat. Profitant du travail de ses devanciers, Édouard Raoux<sup>8</sup>, professeur à l'Académie de Lausanne, résume ainsi les vices de notre orthographe: lettres à double et à triple emploi; lettres

attribue à Jean Lambert, on trouve ces mots écrits comme aujourd'hui: *extrait*, *fait*, *hatif*, *lait*, *laitue*, *point*, *soudain*, etc.

✎ Dans le prospectus consacré aux *Tribulations d'un ortographe au « pays des lumières »*, j'explique pourquoi j'écris *orthographie* et non *orthographe*.

8. RAOUX Édouard, *Orthographe rationnelle ou Écriture phonétique, moyen d'universaliser rapidement la lecture, l'écriture, la bonne prononciation et l'orthographe, et de réduire considérablement le prix*

*des journaux et des livres*, Lausanne, G. Bridel; Paris, à la librairie de la Suisse romande, 1865 (cité par A. F. DIDOT, *ouvr. cit.*, 1868, p. 355). A. F. Didot fait remarquer (même page) que l'auteur, qui « a fait un travail solide et vraiment remarquable, aurait dû citer les savants académiciens qui l'ont précédé, Beauzée, Domergue, et surtout Volney, qui, l'un, en 1767, l'autre, en 1806, le dernier, en 1820, ont traité à fond cette matière. [...] Il aurait dû aussi mentionner MM. Marle et Féline. »



1. En 1885, le Français C. AYER (*Grammaire comparée de la Langue française*, 4<sup>e</sup> édition. Ouvrage recommandé par le ministère de l'Instruction publique en France pour l'agrégation de grammaire. Bâle, Genève & Lyon, H. Georg; Paris, Ch. Bonani & G. Fischbacher) écrit semblablement : « Au point de vue de la pure logique, le système phonétique est la seule orthographe rationnelle ; l'orthographe étymologique manque en effet de base, puisqu'elle ne s'appuie que sur l'orthographe d'une langue antérieure, et que d'autre part elle suppose arbitrairement que les étymologies sur lesquelles elle se fonde pour imposer aux mots telle ou telle lettre parasite, sont indiscutables. D'ailleurs, l'orthographe d'une langue, comme la langue elle-même, n'est point faite pour quelques lettrés, mais pour l'ensemble de la nation ; le *f* de *faisan* n'empêchera pas plus l'helléniste de reconnaître dans cette forme le grec *phasianos* que le *ph* de *philosophie* n'aidera les illettrés à retrouver l'origine du mot (p. 146). ¶ Notre orthographe actuelle est le résultat d'un compromis très arbitraire entre les deux : au Moyen âge, le phonétique ; à la langue de la Renaissance, l'étymologie. ¶ L'orthographe de l'ancien français était très simple et en somme beaucoup plus rationnelle que celle qui l'a remplacée après la Renaissance. ¶ L'Académie n'a non seulement pas fait disparaître [toutes] les anciennes bizarreries de notre orthographe, mais elle y en a ajouté de nouvelles et elle n'a pas même su éviter les contradictions (p. 149). ¶ De ce qui précède on peut conclure que de tous les idiomes romans, c'est le français qui possède le système orthographique le plus défectueux : 1. Il manque de signes simples pour exprimer des sons simples, savoir : les voix pures que nous représentons par les combinaisons de voyelles *ou* et *eu* ; — les voix nasales de *a*, de *e*, de *o*, et de *eu*, qui se rendent par une voyelle suivie de *n* (ou *m*), c'est-à-dire la nasale de *a* par *an* ou *en*, la nasale de *e* par *ain*, *ein* ou *in*, la nasale de *o* par *ou*, et la nasale de *eu* par *un* ; — la chuintante forte que nous représentons par *ch* ; — et enfin les consonnes mouillées dont la notation par *ill* et *gn* est très défectueuse, parce que *ill* et *gn* ont une double valeur phonétique, comme dans les mots *fille* et *ville*, *agneau* et *agnus*, etc. 2. Certaines consonnes ont en français un double ou même un triple emploi, d'où il résulte que le même son peut se rendre par plusieurs signes, par ex. le *s* fort, qui est représenté par *s*, *ss*, *c*, *ç*, *t*, et *x* comme dans *sel*, *bosse*, *ceci*, *maçon*, *nation*, *soixante*. Ces emplois multiples de la même lettre sont très fréquents et compliquent inutilement notre orthographe (p. 151). » J'attire

surrogatoires ; voyelles s'écrivant chacune de dix, vingt, trente et cinquante manières différentes (ch. III, § 1) ; voyelles et consonnes changeant arbitrairement de valeur phonétique suivant leur entourage ; réunion de lettres identiques se prononçant différemment et de lettres différentes se prononçant d'une manière identique ; sons simples ou monophones s'écrivant avec deux, trois et même six lettres ; mots dans lesquels on ne prononce pas une seule lettre avec le son que lui assigne l'alphabet ; sons qu'on ne prononce pas et qu'on écrit avec le même scrupule que les signes non muets ; quatre signes différents pour indiquer le pluriel ; les mêmes signes pour représenter le singulier et le pluriel ; un enchevêtrement inextricable de règles, d'exceptions, de sous-exceptions, de subtilités scolastiques, d'abstractions inintelligibles.

« Voilà, dit Édouard Raoux, cette célèbre écriture, vaniteusement baptisée correcte et orthodoxe (*orthographe*) ; voilà le haut et savant grimoire qui nous a été légué par les fétichistes gréco-latins, par ceux qui ont voulu repétrir une langue vivante avec les détrituts de deux langues mortes. Merveilleux labyrinthe, en effet, où l'on se perd encore après vingt ans d'étude ; admirable système qu'on emploie un quart de siècle à ne pas apprendre ! C'est un peu moins mal, pourtant qu'en Chine, où l'on passe sa vie à n'apprendre que cela<sup>1</sup>. »

Après avoir montré que notre orthographe est non seulement bizarre, mais irrégulière dans ses bizarreries et contradictoire dans ses irrégularités, que sa logique est entachée d'arbitraire, Victor Fournel fait remarquer dans la *Gazette de France* du 28 janvier 1867 qu'« il en est du code grammatical comme de l'autre, où l'avocat général Servan se plaignait jadis qu'on ne pût se reconnaître à travers ce dédale de lois sur des lois, des lois contre des lois, des lois sans objet, des lois inutiles, insuffisantes, redondantes, oubliées, dangereuses, opposées, impossibles, et qu'on n'a cessé de compliquer soigneusement depuis, jusque dans les moindres recoins de la jurisprudence, par des arrêts sur des arrêts, contre des arrêts, autour des arrêts, pour les expliquer, pour les appuyer, pour les casser, pour les élargir, pour les restreindre, pour les éclaircir et pour les embrouiller<sup>2</sup>. »

Les litanies de ce genre ne manquent pas dans la littérature, et j'aurai l'occasion de citer bien d'autres autorités, à commencer par les cent douze inventeurs que j'étudie dans ce livre.

« Donnez-moi un bon alphabet et je vous donnerai une langue bien faite (Gottfried Wilhelm von Leibniz). » Un avis partagé par les nombreux auteurs qui ont entrepris de réformer notre système graphique.

l'attention sur le fait que cet ouvrage est « recommandé par le ministère de l'Instruction publique en France pour l'agrégation de grammaire ». Ce qui montre bien que tous ces problèmes de graphie sont connus depuis longtemps par ceux qui ont en charge l'éducation des usagers. Pourquoi n'en tiennent-ils aucun compte ? Pire, pourquoi combattent-ils ceux qui écrivent sur le sujet ? « Contredire des savants, des philologues, ne va pas sans danger. C'est entrer dans le parti qu'ils nomment avec dégoût, celui des journalistes, celui de la « gendelettre-rie\* » (BOULENGER Marcel, « La réforme de l'orthographe », *La revue de Paris*, nov.-déc. 1905, année 12, t. 6, p. 812.) »

Il ajoute page 815 : « Quand on vient nous parler d'une réforme scientifique de l'orthographe, il faut savoir qu'au prix de la réalité des faits, comme dit excellemment M. Brunot, les philologues n'ont encore en mains que des squelettes « qui permettent de suivre la transition d'une espèce fossile à une espèce fossile » : et c'est de l'étude de ces squelettes fossiles que l'on veut tirer une hygiène pour cet être vivant qu'est notre langue. »

\* Terme utilisé par Antoine Thomas, dans les *Débats* du 2 avril 1905.

2. Cité par A.-F. DIDOT, *ouvrage cité*, Paris, l'auteur, 1868, p. 453.



Plus de six cents signes, dus à cent douze réformateurs, sont répertoriés dans le tableau des pages 10-11 :

	RÉFORMATEURS	NOMBRE DE SIGNES
– avant le 15 <sup>e</sup> siècle .....	8 .....	23
– 15 <sup>e</sup> siècle .....	3 .....	11
– 16 <sup>e</sup> siècle .....	23 .....	134
– 17 <sup>e</sup> siècle .....	10 .....	50
– 18 <sup>e</sup> siècle .....	18 .....	142
– 19 <sup>e</sup> siècle .....	37 .....	201
– 20 <sup>e</sup> siècle .....	11 .....	46
– 21 <sup>e</sup> siècle .....	2 .....	12
<b>Total</b>	<b>112</b>	<b>619</b>

Si les défauts de notre système graphique sont généralement bien analysés par les réformateurs, il faut reconnaître que la majorité des solutions proposées, pour ne pas dire revendiquées, ne sont guère praticables. Elles ont toutefois le mérite de mettre un peu de gaieté dans un domaine où la fantaisie n'est pas de mise. Cela montre également que les auteurs ne manquent pas d'imagination. Est-il nécessaire de préciser qu'ils sont rarement d'accord entre eux quant aux solutions qu'ils préconisent. Exemple.

Pour marquer le son de la lettre *j* avec la lettre *g*, tel auteur propose que la queue du *g* ne soit pas toute fermée : **g**. Un autre regrette qu'on n'ait pas inventé une cédille pour distinguer le *g* doux d'*agir* du *g* dur de *languir* : **g̃**. D'autres ont proposé de mettre un point sur le *g* pour marquer l'articulation douce, sans toutefois être d'accord sur la place du point ou le style de la lettre : **ḡ**, **ḡ̇**. Un autre encore propose de supprimer la boucle supérieure du *g* romain chaque fois que cette consonne doit conserver le son dur : **g**. Un auteur de la Renaissance a même proposé un moment d'employer le I majuscule pour distinguer le son du *g* doux. Ainsi, il écrivait *paIe* (*pagina*), *simIe* (*simia*), *vendemIe* (*vendemia*), que nous écrivons aujourd'hui *page*, *singe*, *vendange*. Bref, nos braves réformateurs nous donnaient à choisir entre :

**g g̃ ḡ ḡ̇ g I**

Ce ne sont pas là les seules innovations concernant la lettre *g*. Mais il va falloir attendre encore un peu. Ce n'est qu'un prospectus.

Certaines innovations sont entrées dans l'usage, comme la distinction de *u/v* et de *i/j*, ou encore du point (·) sur le *ı* = *ı̇*. D'autres mériteraient d'y entrer, comme les points d'interrogation et d'exclamation ouvrants : **?**, **!** ou **¿**, **¡**, ne serait-ce que par courtoisie<sup>1</sup>.

Il arrive parfois que les sectateurs de la basoche soient taraudés par l'envie de créer, espérant ainsi passer à la postérité. Ne vous avisez surtout pas d'ignorer leur invention, ça les fâche. Exemple : deux adeptes de ma secte préférée ont « pensé » qu'il était nécessaire de créer un signe pour diviser les URL, le signe de division (-) pouvant être confondue avec un trait d'union (-). Ils ont fait part de leur invention aux rédacteurs d'un code typographique. Ces derniers, n'ayant pas estimé devoir en tenir compte, se sont attirés les foudres de nos deux « inventeurs » : « En tout cas, ils se sont disqualifiés aux yeux des générations futures en n'adoptant pas la [...] (et d'autres) recommandation au sujet de la division des URL (à savoir -)<sup>2</sup>. » Diantre ! Pour diviser une URL<sup>3</sup>, le signe -

1. Il n'est pas toujours utile d'inventer de nouveaux signes. Concernant les *guillemets de suite*, par exemple, les querelles entre les sectateurs du guillemet ouvrant et ceux du guillemet fermant, pour indiquer que la citation se poursuit j'ai décidé d'utiliser le signe «, combinaison du guillemet simple fermant » et du guillemet simple ouvrant «. Que les attardés, fossiles, etc., ignorent les guillemets simples et l'usage que nous pouvons en faire, importe peu. Je l'ai déjà dit et écrit, les sots ne manquent jamais d'arguments : ceux qui ont fini par constater leur existence dans les « casses » (polices), ont décrété qu'ils n'étaient pas français !... Sans blague ! Qu'importe ! Je suis Français et Européen, alors je les emm... ! Pour le cas où ils ne comprendraient toujours pas : je m'en bats les co[9]uilles. Sans qu'il soit besoin d'expliquer quoi que ce soit, les gens simples, doués de bon sens, comprennent sans difficulté qu'il faut « rattacher les wagons ». Si ma pratique trouve grâce aux yeux des usagers, ils utiliseront le «. Ce signe rentrera alors dans l'usage, sans décret, et surtout, sans la permission de ceux qui « n'ont aucun droit à montrer leur élégance ni leur science » (André Thérive). Car, il faut bien le comprendre, pour qu'il y ait usage, encore faut-il que quelqu'un l'introduise. En fait, ce qu'ils reprochent aux inventions en général, c'est de ne pas les avoir inventées eux-mêmes.

Le signe « n'a pas besoin d'être créé. Pour l'utiliser, l'informatique simplifie tellement les choses. Pour épargner du papier, lorsque je cite un auteur, je compose souvent les alinéas à la suite. Comme autrefois, ils sont séparés par un pied de mouche (avec traits d'union, si vous le désirez) : plein (¶, ¶) ou évidé (⁂, ⁂), orné (¶, ¶) ou non (¶), etc.

2. Ainsi composé.

3. Au choix : un ou une URL.

est non seulement inutile, mais il empêche tout accès aux ressources correspondantes (par exemple, avec Microsoft Word). Pour diviser une URL, il suffit tout simplement de faire une rupture de ligne (obtenue avec la touche Entrée + une commande de type Maj, Pomme, etc.). Peut-on espérer que nos deux experts fassent un jour la différence entre un code, non imprimable, et les signes graphiques du français qui, eux, ont été inventés à cet effet!

Il y a plus grave. Le 11 décembre 1992, trois Américains : Leonard Storch, Ernst Van Haagen et Sigmund Silber, prétendant avoir inventé les virgules d'interrogation (?) et d'exclamation (!), ont cru devoir déposer un brevet d'invention, enregistré sous le n° WO 92/19458, auprès de la *Patent Cooperation Treaty* (PCT). En dehors du fait qu'ils auraient pu vérifier s'il existait une antériorité, il faut souffrir d'une sérieuse pathologie de l'égo pour revendiquer pareille création. En effet, je ne connais pas d'antécédent en la matière. Si nous devons payer des droits d'auteur pour chacune des inventions qui ont vu le jour depuis que l'écriture existe, s'exprimer va devenir hors de prix. Cette demande de brevet leur a toutefois été refusée<sup>1</sup>.

Ayant dû limiter mon étude, les procédés d'écriture de type *sténographie, okygraphie, pasigraphie, notographie, tachygraphie*..., les écritures et alphabets dits « universels »..., les orthographies particulières, ne sont qu'évoquées. Mon étude portant principalement sur la période qui s'étend de la découverte de l'imprimerie au vingt et unième siècle, les inventions antérieures à cette époque sont données à titre indicatif. En fait, j'ai surtout étudié les inventions des seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles.

De nombreux auteurs ont proposé des réformes orthographiques sans inventer de nouveaux caractères. Les *Précieuses*, par exemple, ont donné bien d'autres usages aux signes diacritiques du français, en particulier aux trois « accents » que nous utilisons encore aujourd'hui. J'en fais mention dans cet ouvrage, sans développer.

De même, des signes ont été inventés uniquement pour marquer ou faciliter la prononciation. Sans oublier les artifices de composition, comme ces caractères renversés que Charles La Loy utilise dans le titre de sa *Balance orthographique et grammaticale*, Paris, 1843 : Ouvrage au moyen duquel disparaissent toutes les incertitudes, sources de Difficultés, relatives à nos Règles grammaticales et à nos Formes orthographiques. Ce n'est pas le seul ouvrage à avoir eu recours à ce type de caractères. Exemple, cet extrait d'une page de début de chapitre de Guillaume de Humboldt<sup>2</sup> :

## ANALYSE

DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

### UBER DIE VERSCHIEDENHEIT

DES MENSCHLICHEN SPRACHBAUES, UND IHREN EINFLUSS AUF DIE GEISTIGE

ENTWICKELUNG DES MENSCHENGESCHLECHTES

( De la diversité dans la constitution des langues et de son influence sur le développement intellectuel de l'humanité ),

SERVANT D'INTRODUCTION A L'ENAI SUR LA LANGUE KAWL

À l'époque, il a bien fallu les graver, puis les fondre. Qui a dit que tous les typos manquaient de fantaisie!

1. La notion de « propriété intellectuelle ou artistique » n'existait pas au Moyen âge, par exemple. À l'époque moderne, il semble que ce soit le *Traité du gouvernement civil* de John LOCKE (1690) qui ait fondé, philosophiquement, cette théorie de la propriété. Le travail doit, certes, être protégé. De là, à parler de propriété!!! De nous-mêmes, nous ne pouvons rien, ou si peu. Nous sommes toujours redevables de quelque chose à quelqu'un. Pour rester dans le domaine de l'écrit, Montaigne l'a rappelé dans ses *Essais* (III, XIII) : « Nous ne faisons que nous entregloser ». Cela dit en passant, car ce n'est pas l'objet de ce prospectus. Question antériorité, dès 1843, Charles LA LOY décrit dans sa *Balance orthographique et grammaticale*, la *virgule interrogative* (?) et la *virgule exclamative* (!), entre autres inventions\*. En 1856, P. VILLETTE décrit la *virgule exclamative* dans son *Traité raisonné de ponctuation*.

\* Autres inventions de Ch. La Loy : l'*aspiration* (H/h), le *point exclamatif d'interrogation* (‡), les *deux points interrogatifs* (‡), le *point-virgule interrogatif* (‡). Autre invention [?] de P. Villette : il utilise dix points (.....) en début de phrase ; ailleurs, il en utilise trois.

2. HUMBOLDT Wilhelm (ou Guillaume) de, *De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées*, Opuscule traduit par Alfred Tonnelle, suivi de l'analyse de l'opuscule sur *La diversité dans la constitution des langues*, Paris, Librairie A. Franck, 1859, page 45.



**Cul-de-lampe:** «Ex-libris de Pierre Cuchet», extrait de «Iconographie de l'imprimerie et du livre, *Noël 1927*, Paris, Union syndicale des maîtres imprimeurs, Bulletin officiel, fig. 123, p. 47. Dans son *Traité élémentaire de l'Imprimerie...* (Paris, 1793), Antoine-François MOMORO écrit p. 308-309 : «SINGE. [...] Les noms d'*ours* et de *singe* n'existent que depuis qu'on a fait la première édition de l'*Encyclopédie*; et c'est Richelet qui a donné le nom d'*ours* aux imprimeurs, parce qu'étant un jour dans l'imprimerie [*sic*] à examiner sur le banc de la presse les feuilles que l'on tiroit, et s'étant approché de trop près de l'imprimeur qui tenoit le barreau; ce dernier en le tirant, attrape l'auteur qui étoit derrière lui, et le renvoie, par une secousse violente et inattendue, à quelques pas de lui. De-là il a plu à l'auteur d'appeler les imprimeurs à la presse des *ours*; et aux imprimeurs à la presse, d'appeler les compositeurs des *singes* [par analogie aux mouvements que ces derniers font devant la casse].»

«L'un des emblèmes les plus connus du dieu *Thoth* ou le second Hermès [l'inventeur des lettres, créateur des sciences et des arts], fut une grande espèce de singe que la ressemblance de sa tête avec celle d'un chien, fit nommer *Cynocéphale*, Κυνοκέφαλος, par les Grecs (Jean-François CHAMPOLLION, *Panthéon Égyptien*, Paris, Firmin Didot, 1823. Réédité en 1992 par Inter-Livres, Paris, 30f.).» N'est-il pas révélateur que seules les gesticulations du singe ont retenu l'attention des gens de métier! (Voir également la note 1 de la page 22.)

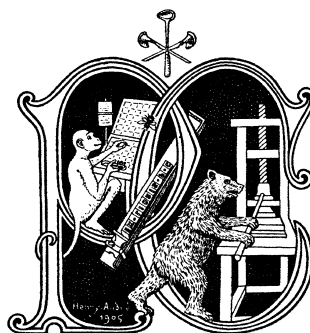
Comme toutes les autres langues, la langue française a ses beautés et ses laideurs. Elle n'est ni supérieure ni inférieure aux autres langues. Elle est une des perles d'une unique couronne. À chaque époque de son histoire, et ce, malgré les imperfections de son système graphique, le dédale et l'aporie de ses règles grammaticales, les alchimistes du verbe, à l'image du Verbe divin, ont su créer des chefs-d'œuvre. Il y a toujours eu des maîtres-écrivains, des typographes, pour les magnifier. Il y a toujours eu des grammairiens, des professionnels de la « chose imprimée », pour lutter contre les abus et les diktats des « gens de pratique », des esclaves du pouvoir, des courtisans, et autres gourous; des Veilleurs pour transmettre les véritables lois du langage vulgaire. Malheureusement, ces grands arbres ne sauraient nous faire oublier la forêt des médiocres.

Faire connaître les textes de ces Veilleurs, retrouver les véritables fondements de notre idiome, qu'il soit écrit ou parlé, tel est l'objet de mes recherches. Dans mes ouvrages, j'interviendrai le moins possible et les laisserai s'exprimer eux-mêmes. Bien entendu, l'infailibilité n'étant pas de ce monde, le discernement et l'esprit critique sont de rigueur. La question n'est pas de savoir si, oui ou non, je parviendrai à mes fins. D'autres que moi font déjà le même type de travail; d'autres prendront la relève. Ce qui m'importe, c'est de mettre en mouvement. Que ce florilège fasse débat.

En tant que professionnel du prépresse, ma première préoccupation dans ce livre sera la transcription graphique du français. Cela dit, on ne peut rien comprendre à l'alphabet si on en reste au niveau de la seule graphie. C'est que « *les éléments alphabétiques recèlent bien des mystères* » (Quintillien). J'aborderai ces « mystères » dans un autre livre. Pour fixer les idées, je propose en annexe une brève étude: « De l'*Aleph* (א) hébreu à la lettre *Aa* de l'alphabet latin ».

L'écriture n'est pas une abstraction. Raison pour laquelle j'évoque la polémique dont le *svastika* fait régulièrement l'objet, polémique qui, en décembre 2003, a contraint la société Microsoft à retirer ce symbole universel de ses polices de caractères (annexe 2).

Jean Méron, 9 novembre 2006  
fête de saint Nectaire d'Égine



EX-LIBRIS PIERRE CUCHET





Saint Jean Porte-Latine. Bois gravé de Rouen. Extrait de «Iconographie de l'imprimerie et du livre, Noël 1927, Paris, Union syndicale des maîtres imprimeurs, Bulletin officiel, fig. 433, p. 194.



**SAINT JEAN** est le patron des lithographes, relieurs, régleurs, papetiers, libraires, typographes et imprimeurs, autant dire des professionnels de la « chose imprimée ». (Il est également le patron des vigneron, tonneliers, chandeliers et lampistes.) LES BOLLANDISTES (*Vie des saints*, Paris, 1876, p. 360-361) ne s'expliquent pas le choix des imprimeurs : « Serait-ce parce qu'ils ont commencé par imprimer du latin ??? » Il faut avouer que de nos jours rares sont les professionnels qui le savent : « On a inutilement cherché à connaître les raisons pour lesquelles les typographes avaient choisi saint Jean comme patron. On en a donné plusieurs explications ; celle qui nous paraît la plus plausible est que l'inventeur de l'imprimerie s'appelait Jean, les typographes ont choisi de préférence un saint de ce nom (DESORMES E. & BASILE A., *Polylexique méthodique...*, Paris, 1899, 3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> sect., t. 1, p. 134). » Cela n'explique pas le pourquoi de la *Porte-Latine*. René BILLOUX (*Encyclopédie Chronologique des Arts Graphiques*, Paris, l'auteur, 1943) écrit p. 103 s : « Le premier document faisant mention de la Saint-Jean comme fête du Livre est une supplique des artisans de cette corporation au roi Charles VI qui rendit le 1<sup>er</sup> juin 1401 une ordonnance pour les autoriser à se placer sous le patronage de ce saint ; en juin 1467, Louis XI autorisa de nouveau les libraires à faire partie de cette confrérie. En 1488, Charles VIII y fit admettre les imprimeurs. En 1572, sous Charles IX, les imprimeurs adoptèrent comme vocable de leur confrérie, saint Jean Porte-Latine, parce que leur patron, saint Jean l'Évangéliste (dont la fête tombe le 27 décembre), avait été martyrisé le 6 mai 95, à Rome, devant la Porte Latine, dans une chaudière d'huile bouillante, ingrédient formant la base de l'encre d'imprimerie. Saint Jean ayant été sauvé miraculeusement, fut exilé par l'empereur Domitien, dans l'île de Pathmos, où il écrivit plus tard l'Apocalypse. On possède une gravure sur bois de 1668, pour la confrérie de Saint Jean Porte-Latine, fondée au Prieuré de Saint Lô, de Rouen (ci-dessus). La Saint Jean fut célébrée solennellement, le 24 juin de l'an 1504, à Mayence, dans la maison de Gutenberg, dont le prénom était Hans, signifiant Jean, mais

dans ce cas sous le patronage de saint Jean-Baptiste le Précurseur, comme l'indique la date choisie. La première impression tabulaire de Gutenberg, en 1446-1447, est l'évangile selon saint Jean avant sa Bible en caractères mobiles de quarante deux lignes et en deux volumes in-folio, qui date de 1455. Saint Jean-Baptiste est le patron de l'Imprimerie allemande et saint Augustin le patron de l'Imprimerie italienne. A l'origine de l'Imprimerie, les artisans du Livre en France, après 1470, avaient pour patron saint Jean-Baptiste, qui est le prénom de Gutenberg. » Rien sur le rituel de la coupe, pourtant représentée ici<sup>1</sup>. L'apôtre Jean, surnommé le Théologien, *Boanergès* (le fils du tonnerre), le chantre du Verbe, « le disciple que Jésus aimait », qui a l'Aigle pour emblème, qui a inspiré ou écrit trois épîtres, un évangile et l'Apocalypse... , était présent lors de la Transfiguration. Aujourd'hui, le 6 mai les typos chantent *À la... [santé du confrère]*, un hymne typographique qui daterait du Second Empire et s'entonne le verre à la main. Les imprimeurs ont pourtant d'autres traditions, à l'exemple de cette « prière professionnelle », qui date de la même époque, extraite de *Noël 1927* (fig. 435, p. 195) : « Saint Jean l'Évangéliste, patron des Imprimeurs, se fête le sixième jour de Mai<sup>2</sup>. *Nous te prions, saint Jean, auteur du premier livre, et te glorifions. ¶ Saint Jean qui as vu sur un linge la face de ton divin Maître s'imprimer, // Saint Jean qui nous montre le ciel <comme un livre qu'on roule>, // Saint Jean dont l'attribut est l'Aigle, sois l'aigle du lutrin<sup>3</sup>, sois le soutien de nos copies, soit le soutien de nous, copistes. ¶ Saint Jean qui as décrit une effroyable bête, la bête aux sept têtes et dix cornes <dont toute la terre est dans l'admiration>, la bête que suit toute la terre, la bête prononçant <des discours pleins d'orgueil et des blasphèmes>, la bête <ayant le pouvoir de faire la guerre>, oh ! saint Jean croyais-tu nous donner une image possible de l'invention de Gutenberg ? ¶ Saint Jean d'Amour, pâmé sur le cœur de Jésus, // Saint Jean Porte-Latine plongé dans l'huile bouillante et ressorti plus frais que la rose après la nuit, que ton nom sorte pur de nos cœurs, que pures sortent nos œuvres du brasier des linotypes. ¶ Saint Jean qui a remis en bloc la poudre éparse d'un diamant, fais venir à notre appel les signes docilement. ¶ Saint Jean épargne-nous les manuscrits de forme trop apocalyptique. ¶ Saint Jean Boanergès, saint Jean, fils du tonnerre, laisse rythmer notre prière par le grondement des machines. (A Coutances, chez l'auteur Joseph Quesnel, Venelle du Pou qui Grimpe.) »*

Dans *L'Argot des typographes* (Paris, 1883), Eugène BOUTMY écrit page 101 : « Autrefois MM. les typographes se qualifiaient pompeusement eux-mêmes du titre d'*hommes de lettres*. Imprimer est une chose, avoir accès au sens en est une autre. Ceci explique cela ! J'aurais l'occasion de développer ce sujet. ■

1. À Éphèse, sur l'ordre de Domitien, il dut boire un poison mortel qui ne lui fit aucun mal, qui se serait échappé sous forme d'un serpent. D'autres pensent que cette coupe « figure le calice de l'Eucharistie dont il a parlé d'une manière si admirable : le serpent, qui était chez les anciens le symbole de la vie, signifierait la vie éternelle que l'on puise dans le Saint-Sacrement [LES BOLLANDISTES, *ouvr. cit.*, t. 14, p. 493]. » Dans un autre bois gravé de Rouen, collection Édouard Pelay (*Noël 1927*, fig. 432, p. 192), saint Jean bénit le contenu de la coupe plus clairement que sur cette reproduction. « Le Serpent mordant sa queue en forme de cercle, est le symbole de la réunion des Lettres, pour composer des mots, assembler les dictions, les défaire, les distribuer chacune dans sa Case, les remettre, et les réserver pour l'usage d'une autre Forme (*Noël 1927*, fig. 141 : [L']IMPRIMERIE, p. 57). »

2. Cette prière est illustrée par un bois gravé semblable à celui ci-dessus, où figure au premier plan un lutrin portant un aigle.

3. Légende de « L'Art de l'Imprimerie » (*Noël 1927*, H.T., p. 160-161) : « Considérez le trésor immense que Dieu a donné aux mortels en leur faisant connaître le noble art de l'Imprimerie ; en conséquence, il est gravement coupable, celui, qui grâce à ses « Presses » répand le scandale. »

## ANNEXES

---

1. De l'*Aleph* (א) hébreu à la lettre *Aa* de l'alphabet latin . . . . . 15
2. Le *svastika* au ban des accusés . . . . . 31





## 1. De l'Aleph (א) hébreu à la lettre Aa de l'alphabet latin

1. HUGO Victor, *Victor Hugo illustré. En voyage. Alpes et Pyrénées*, IV « Sur la route d'Aix-les-Bains », 24 septembre, 7 heures du matin, Paris, 1839, p. 28.

2. Pour traiter la seule lettre *Aleph/Aa*, il me faudrait un livre. Cela dit, l'alphabet est un tout. Elle ne peut donc être étudiée en dehors des autres lettres.

3. CHAMPOLLION Jean-François (dit le Jeune), *Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques [...]*, A Paris, Chez Firmin Didot Père et Fils, 1822. Voir également sa *Grammaire égyptienne*, imprimée par Firmin Didot entre 1836 et 1841, et rééditée par Solin, Actes Sud, en 1997.

4. La naissance des alphabets phénicien et hébraïque, par exemple, daterait des environs du 15<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ en Syrie-Palestine.

5. Nous devons cette découverte à l'archéologue F.W.M. PETRIE. En 1905, il a relevé ces inscriptions dans un temple dédié à la déesse Hathor, sur le plateau de Serābit el-Khādīm, dans le Sinaï. « On nomme généralement *protosinaïtique* les inscriptions mal déchiffrées les plus anciennes datant de la moitié de l'Âge de bronze (entre -2000 et -1525) et *protocananéen* celles, plus sûres de la fin de l'Âge de bronze (entre -1525 et -1200), écrites dans une langue sémitique (Wikipédia). »

À l'origine, les caractères alphabétiques n'ont rien d'arbitraire. Comme les hiéroglyphes égyptiens, les lettres de l'alphabet hébraïque sont porteuses d'un sens. Pour Quintillien, « les éléments alphabétiques recèlent bien des mystères ». Pour Victor Hugo<sup>1</sup> « La société humaine, le monde, l'homme tout entier est dans l'alphabet. La maçonnerie, l'astronomie, la philosophie, toutes les sciences ont là leur point de départ, imperceptible, mais réel; et cela doit être. L'alphabet est une source. » Je pourrais citer bien d'autres auteurs.

Quelques exemples suffiront pour montrer que l'appréciation de ces mystères varie d'un auteur à l'autre. En d'autres termes, que le sens qu'ils prêtent aux lettres de l'alphabet n'a plus grand chose à voir avec celui des Anciens. Cette étude est consacrée à la seule lettre *Aleph* → *Aa*<sup>2</sup>.

Les anciens Égyptiens représentaient la lettre *A* par les signes hiéroglyphiques suivants (J.-F. Champollion, planche IV, extrait<sup>3</sup>) :



Représentation hiéroglyphique phonétique de l'*Aleph* égyptien.

Page 38 de ladite lettre, Champollion commente : « Quant aux signes des voyelles de l'alphabet hiéroglyphique, il est aisé de voir qu'ils s'emploient d'une manière assez confuse les uns pour les autres. On ne peut établir sur ce point que les règles générales suivantes : 1<sup>o</sup> L'épervier, l'ibis, et trois autres espèces d'oiseaux s'emploient constamment pour *A*; 2<sup>o</sup> La feuille ou plume représente indifféremment les voyelles brèves *Ā*, *Ĕ*, même parfois *Ö*. 3<sup>o</sup> Les deux feuilles ou plumes répondent indifféremment aux voyelles *I*, *H*, ou aux diphtongues *IA*, *AI*. ¶ Tout ce que je viens d'exposer sur l'origine, la formation et les anomalies de l'alphabet hiéroglyphique phonétique, s'applique presque entièrement à l'alphabet démotique-phonétique, dont la seconde colonne de la planche IV contient toute la série des signes, tirés de l'inscription de Rosette et du papyrus nouvellement acquis pour le cabinet du roi. »

Je ne peux développer ici les questions de filiation entre l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques et les alphabets qui ont vu le jour dans le pourtour méditerranéen au deuxième millénaire avant notre ère<sup>4</sup>. Pour point de départ de cette étude, je me réfère aux alphabets phénicien et hébraïque, qui dérivent eux-mêmes d'alphabets antérieurs, dont l'alphabet protocananéen ou protosinaïtique<sup>5</sup>.

Dans cet alphabet, la lettre *A* est représentée par un *taureau* (*bœuf*). Par la suite, nous verrons que c'est un peu plus complexe.

Avant d'aborder la question du sens, il importe de se pencher sur l'évolution du dessin de l'*Aleph* → *Aa*.

À l'origine, cette lettre était représentée par un pictogramme comportant non seulement la tête mais le corps de l'animal :

Par réduction métonymique, l'image du taureau fut réduite à la tête : Je passe sur les nombreuses variantes de cette image. Nous verrons que cette réduction iconique sera suivie d'une augmentation sémantique bien souvent fantaisiste. En effet, certains y verront la tête d'une vache, d'autre une maison avec son toit (*A*), etc.

Pour expliquer la représentation toujours plus abstraite de l'image de la lettre, des auteurs invoquent l'interdit de l'image, tel qu'il est énoncé

1. Cet interdit, je devrais dire cette économie divine, est levé depuis l'incarnation du Verbe. D'où la possibilité de peindre des icônes. À ce sujet, voir notamment les actes du 7<sup>e</sup> Concile œcuménique de Nicée (787).

2. ABRIOUX Pierre, *Histoire de l'alphabet*, Paris, Imprimerie des Orphelins-apprentis d'Auteuil, 1975, p. 27.

3. Le retournement complet de la lettre ne concerne que les lettres capitales, pas les minuscules : α grec et a latin italique ou a cursive (scripte). Pas davantage certaines majuscules\* : A. Quant au <a> romain ! Mais, là encore, tout dépend du style de caractère utilisé. Exemple, le Futura romain : a.

\* À l'époque des manuscrits, pour tracer les majuscules, les copistes utilisaient la capitale romaine, la rustica ou l'onciale. Cette dernière, par exemple, ne comporte pas de minuscules : son alphabet est « capitalisé ». Ci-dessous, évolution de la morphologie du a oncial du 4<sup>e</sup> au 9<sup>e</sup> siècle (MEDIIVILLA Claude, *Calligraphie...*, Paris, Imprimerie nationale Éditions, 1993, p. 133) :



4. OUKNIN Marc-Alain, *Les mystères de l'alphabet. L'origine de l'écriture*, Paris, Édit. Assouline, 1997, p. 121-122. (Je ne sais à quoi fait référence la note 2, Cf. *Dictionnaire Even-Shoshan*, Tel-Aviv, 1982. Peut-être à ce passage ?)

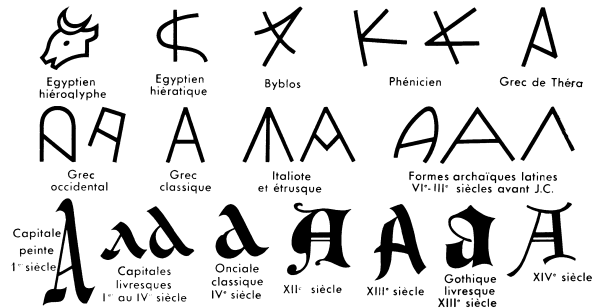
5. EUSÈBE Pamphile de Césarée (vers 265–339), *Préparation évangélique*, X, 5 et XI, 6. Il écrit Aleph : Alph.

Pour C. F. Volney (*L'hébreu simplifié*, 1826, p. 475), le sens donné par Eusèbe est « faux et ridicule ; [...] mais, à cette époque, les hommes de la trempe d'Eusèbe, fascinés d'une seule idée, n'y regardaient pas de si près. » [?]

6. JÉRÔME DE STRIDON (saint ; 342-420), *Epišt. ad Paul.*, édit. Migne, XXII, 441-445.

7. VAN DRIVAL (abbé E.), membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Londres, *Grammaire comparée des langues bibliques, application des découvertes de Champollion à l'étude des langues dans lesquelles ont été écrits les livres saints*, Paris, J. Lecoffre, 3 part. en 1 vol. Comprend : 1<sup>re</sup> partie : *Histoire et analyse des alphabets sémitiques et européens*, 1852 ; 2<sup>e</sup> partie : *Grammaire comparée de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque, de l'arabe et de l'égyptien*, 1858 ; 3<sup>e</sup> partie, fascicule [I] : *Glossologie comparée*, 1861, page 28.

dans les *Dix Commandements* : « Tu ne te feras pas d'image taillée ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ou de ce qui est en bas sur la terre, ou de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne te prosterner point devant elles et tu ne les serviras point (Ex 20, 4-5)<sup>1</sup> ». C'est vrai pour l'alphabet hébraïque, mais pour les autres !!! Pierre Abrioux<sup>2</sup> résume ces différentes étapes dans l'illustration ci-dessous :



Évolution de la lettre Aa.

Les outils, les supports employés et la destination des textes ont joué un rôle capital dans la création et la transformation des différents types d'écriture. Après avoir été tout d'abord tournée vers le haut, la lettre A a subi une rotation de 90° vers la droite ou vers la gauche. Son retournement complet a donné naissance à l'*alpha* capital grec (A) et au A capital latin<sup>3</sup>. Marc-Alain Ouaknin<sup>4</sup> commente ce renversement ainsi : « Certains interprètes voient dans ce renversement et ces diverses orientations une symbolique du rapport de l'homme avec le monde qui l'entoure. Les cornes seraient comme des <antennes> tournées vers le monde extérieur, qui permettraient d'en capter l'énergie et l'information. Les cornes tournées vers le haut souligneraient une dimension transcendante de la situation de l'homme dans le monde. Vitalité du fini, puisant ses forces dans l'Infini du Créateur, de Dieu, ou des puissances célestes. On peut nommer ce rapport, vertical et théologique. Le basculement à 90° qui oriente les cornes horizontalement vers la droite ou la gauche réalise le passage du théologique à l'anthropologique. C'est dans le face-à-face avec l'autre homme, c'est-à-dire dans la relation sociale et éthique, que l'homme puise sa force d'être. Pour le dire en termes contemporains, l'éthique précède le métaphysique. Le renversement total à 180° introduit ici une modalité d'être plus tellurique. L'homme est ici le terrien qui puise ses forces et son énergie des puissances de la terre. Les cornes deviennent en fait les jambes sur lesquelles l'homme trouve sa stabilité et son contact sur le sol de la terre ferme. Modalité transcendante, qui fait une place différence à l'en haut et au face-à-face avec autrui. »

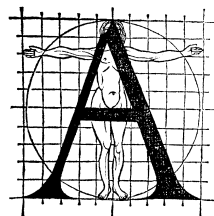
Laissons ces questions de forme et de technique et revenons au sens.

Deux auteurs chrétiens ont « baptisé » notre brave *taureau*. (Il y aura beaucoup d'autres baptêmes de ce genre.) Pour Eusèbe<sup>5</sup> (début du 4<sup>e</sup> siècle), la lettre *Alph* désigne la *Science*. Pour saint Jérôme<sup>6</sup> (fin du 4<sup>e</sup> siècle), le *Aleph* se rapporte à la *Doctrina*.

Au dix-neuvième siècle, l'abbé E. Van Drival<sup>7</sup> justifie les étymologies d'Eusèbe et de saint Jérôme en les comparant aux signes phonétiques de l'alphabet égyptien, interprétés par Champollion : la lettre A est représentée par « le roseau à écrire, l'instrument de la *doctrina*, de la *science*, qui se transmet aux générations présentes et futures par le moyen de l'Écriture. Puis c'est l'épervier, l'aigle qui, de ses yeux hardis et forts entre tous, disent les anciens, fixe le soleil, centre de lumière et symbole de la

lumière créée, de la *science*. C'est encore le trait, l'arme de projection, qui dans le sens symbolique admis par l'Égypte, signifiait un rayon, un trait, un jet de lumière, idée qui rappelle encore celle de la *science* qui illumine l'intelligence. En un mot, la lettre A est, si l'on peut ainsi parler, une lettre de lumière, d'éclat, de clarté, et si nous observons attentivement grand nombre de mots où elle se trouve comme élément principal dans les langues primitives, nous verrons qu'en réalité elle y joue bien souvent ce rôle et représente cette idée.»

1. TORY Geofroy, de Bourges, *Champ Fleury...*, Paris, l'auteur, et Gilles de Gourmont, libraire, 1529.



Au seizième siècle, Geofroy Tory<sup>1</sup> écrit au verso du feuillet XVIII :

« Celluy traucrant traict couure precifement le membre genital de l'homme, pour denoter q̄ Pudicite & Chastete auât toutes choses, sont requises en ceulx qui demandent acces & entree aux bonnes lettres, desquelles le A, est l'entree & la premiere de toutes les abecedaires. »





Feuillet xxxiii, verso : « A. [...] Les deux pattes representent les deux pieds, & la fûmite est pour la teste. [...] A. a les iambes elargies et epattees, comme vng homme a ses pieds & iambes en marchant & passant outre : pour nous signifier segretement que de luy qui est le premier en lordre abecedaire, fault proceder au B. au C. & a toutes les aultres lettres selon leur disposition & ordre. »

Avec Tory, le taureau s'humanise. On peut même dire qu'il se « spiritualise ». Je m'en explique page 22.

2. COURT DE GEBELIN Antoine, *Histoire naturelle de la Parole ou Précis de l'Origine du Langage et de la Grammaire Universelle*. Extrait du *Monde Primitif*. A Paris, l'Auteur, Boudet, Valleyre l'aîné..., 1776. (Édit. en 1772.)

Un anonyme a critiqué le *Monde Primitif*... dans *Le Journal des Sçavants* des mois de nov. et déc. 1773. A. Court de Gebelin y a répondu dans une *Lettre à l'auteur anonyme de deux prétendus extraits insérés dans le Journal des savans des mois de Nov. & Déc. 1773. Publiés contre le plan général et raisonné du Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde moderne...*, Paris, Valleyre l'aîné, 1774.

Cette humanisation fut reprise par Court de Gebelin<sup>2</sup> : « Le premier [hiéroglyphe] désigne l'HOMME, le Maître, le Propriétaire de la terre. ¶ Le second, le Bœuf, ce Compagnon de l'Homme dans les travaux pour lesquels il rend la Terre féconde (p. 115). » Il ajoute page 135 : « A fut placé à la tête, & comme le plus haut des fons, & comme désignant l'homme chef de tout. »

ALPHABET PRIMITIF.				
Fig. 1. Les mêmes Caracteres				
Lettres		Les mêmes Caracteres au CHINOIS		
Sens qu'il. Objets les designent qu'ils paynent simple trait Correspondance				
A 1. <sup>o</sup>	MAITRE Celui qui A.			Lui Homme
a. <sup>o</sup>	BOEUF			Boeuf

COURT DE GEBELIN A., *Alphabet Primitif* (extrait), Paris, 1776.

3. FABRE d'OLIVET Antoine, *La Langue hébraïque restituée...*, Paris, L'âge d'homme, 1999 (fac-similé de l'édition de Paris, l'auteur, 1815).

Même chose pour Fabre d'Olivet<sup>3</sup>, la lettre א A, c'est « l'homme lui-même comme unité collective, principe, maître et dominateur de la terre (p. 8). » Il ajoute p. 91 : « Ce premier caractère de l'alphabet, dans presque tous les idiômes connus, est le signe de la puissance et de la stabilité. Les idées qu'il exprime sont celles de l'unité et du principe qui la détermine. »

4. C. F. Volney, *L'hébreu simplifié...*, Paris, 1826, p. 353.

Volney commente<sup>4</sup> : « J'avoue, pour mon compte, que cette sphère d'idées aériennes est tout-à-fait hors de la portée de mon esprit terrestre [...]. » Un argument facile qui ne nous avance pas beaucoup.

Pour notre académicien, « [...] A-LeF signifie *bœuf* [...] mais [que] l'on n'est pas du tout d'accord sur plusieurs autres lettres (p. 351) ». Il ajoute en note : « C'est le témoignage positif de Plutarque, Sympos., lib. 9, quest. 2 : Alpha dictum quia Phœnices sic bovem appellant. » Pourquoi *Aleph* signifie *bœuf*? Comme beaucoup d'autres, Volney ne sait le dire.

1. BERGIER Nicolas, *Les Éléments primitifs des langues...*, Besançon, Lambert et C<sup>e</sup>, imprimeurs, 1837, p. 226. Également l'auteur du *Traité de la vraie religion*, etc.

2. Privilégier l'écrit au détriment de la parole, et inversement, est une hérésie\*. Comme pour toutes les paires d'opposés: c'est une forme d'infirmité. « Tout choix est une mutilation », a-t-on dit.

\* « HÉRÉSIE ← haireisis, choix. L'HÉRÉTIQUE ← hairetikos, qui choisit, est celui qui choisit sa doctrine alors que, la vérité étant unique, il n'a pas à choisir (BOUFFARTIGUE Jean & DELRIEU Anne-Marie, *Étymologies du français: les racines grecques*, Paris, Éditions Belin, 1996, p. 206). »

3. HUGO Victor, *Alpes et Pyrénées...*, Paris, 1839, p. 28.

4. GESENIUS Wilhelm, *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum...*, Lipsiae, 1847.

5. HENRICY Casimir, « Traité de la Réforme de l'orthographe contenant les origines et les transformations de la langue française », dans *La Tribune des Linguistes*, Paris, 1858, p. 121 ss.

6. **Origine des lettres de l'alphabet** (quatrains reproduits dans BOGHAERT-VACHÉ A., « Un curieux emploi des lettres de l'alphabet », *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, Paris, 10 nov. 1902, n° 985, p. 721-723). Ces quatrains ont été également publiés dans le *Gaulois du dimanche* des 10 et 11 mars 1907, sous le titre: « Des origines des lettres de l'alphabet, dédiés aux quarante immortels du quai Conti ». Article signé: F. A. STEEMACKERS.

7. BAYLEY Harold, *La langue perdue du symbolisme*, 2 vol., avec 1418 vignettes dans le texte, Londres, Williams et Norgate, 1912.

8. BRIQUET Charles Moïse, *Le symbolisme et les filigranes*, Besançon, Jacques et Demontrond, 1916, p. 24. (Extrait du *Bibliographe moderne*, 1914-1915, n°s 4-6.)

Dans *Les Éléments primitifs des langues*, Nicolas Bergier<sup>1</sup> écrit p. 226: « **Nom des lettres de l'alphabet**. Une curiosité qui me paroît bien naturelle, est de rechercher l'origine des noms que les Hébreux ou plutôt les Chaldéens ont donnés aux lettres de l'Alphabet, et qui ont passé chez les autres nations. Il en est plusieurs dont les grammairiens n'ont encore donné aucune étymologie; d'autres qu'ils ont mal expliquées; telle lettre, disent-ils, est ainsi nommée à cause du son qu'elle fait; *sic dicta est a sono*, comme si le son se peignoit sur le papier. ¶ Je suis convaincu que les noms des lettres ont été tirés, non de leur son, mais de leur figure, et que la plupart sont encore reconnoissables en françois. Je vais en donner un simple catalogue, en attendant que je prouve toutes ces étymologies dans mon dictionnaire, et je marquerai d'une étoile les noms qui subsistent encore dans notre langue. ¶ א *Aleph*, une agraffe. » Autre exemple: « ן *Hé*, une haie\*, deux pieux attachés par une traverse. »

« Comme si le son se peignoit sur le papier »: l'auteur n'a pas dû lire beaucoup de partitions musicales. Quant au texte lui-même, il n'est pas fait seulement pour être lu, mais dit, prononcé, proclamé. Sans oublier l'énigmatique verset biblique: « Et tout le peuple vit les voix » (Ex 20, 18). Avant de s'incarner dans l'écriture (graphie), la parole procède d'abord du cerveau (mental), puis de l'appareil auditif (audition). Avant d'être parlée, exprimée par le son, puis visualisée dans l'espace, la parole doit être conçue, imaginée, pensée<sup>2</sup>. Pour les Anciens, tout comme la ténèbre précède la lumière (Gn 1, 2-3), la nuit, le jour (Gn 1, 5)... le son est antérieur à la lumière. Cela dit, il est exact de dire que le hiéroglyphe égyptien, par exemple, représente une chose et le mot qui la désigne. Est-il nécessaire de commenter ses inventions!

Victor Hugo<sup>3</sup> voit dans la lettre A « le toit, le pignon avec sa traverse, l'arche, *arx*; ou c'est l'accolade de deux amis qui s'embrassent et qui se serrent la main ». [...] ¶ Il se pourrait aussi que, pour quelques-uns de ces constructeurs mystérieux des langues qui bâtissent les bases de la mémoire humaine et que la mémoire humaine oublie, l'A, l'E, l'F, l'H, l'I, le K, l'L, l'M, l'N, le T, le V, l'Y, l'X et le Z ne fussent autre chose que les membrures diverses de la charpente du temple. »

Comme Volney, Wilhelm Gesenius<sup>4</sup> cite Plutarque: « א, Aleph, de *Eleph*, bœuf (Plutarque, *Quaest. Sympos.*, I, § 2) », mais également Champollion (*Grammaire égyptienne*, p. 79).

Pour Casimir Henricy<sup>5</sup>, au paragraphe « Lettres phéniciennes ou hébraïques » (p. 261), *Aleph* signifie bœuf ou chef.

Histoire de mettre un peu de poésie, A. Boghaert-Vaché reproduit dans *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*<sup>6</sup>, les quatrains suivants:

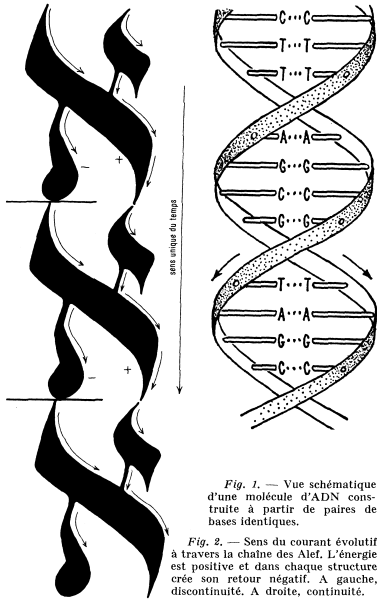
<i>Par une chance sans égale,</i>	<i>Du B pour expliquer la clef,</i>
<i>L'A doit sa naissance à l'amour:</i>	<i>En de très galantes histoires,</i>
<i>Car chacun sait que certain jour</i>	<i>La Putiphar, dans ses mémoires</i>
<i>Hercule fit l'A près d'Omphale.</i>	<i>Nous dit: « Le B naît de Joseph »! [...]</i>

Harold Bayley<sup>7</sup> voit dans la lettre A: « Un cône, une montagne ou pyramide; la cause primordiale. »

Charles Moïse Briquet<sup>8</sup>, qui cite H. Bayley, commente dans la note de la page 24: « Il ne faut pas chercher les allégories, les symboles dans les filigranes; mais il faut y voir simplement et exclusivement des marques de fabrique. » Ce qui ne l'empêche nullement d'écrire page 6: « Le bœuf entier ou Taureau... la queue se divise en trois bouts qui rappellent la Trinité dans l'Unité. » C'est aussi faire fi des textes et ignorer le mode de pensée des Anciens.

1. APPERT, curé doyen de Saint-Arnoult, « Philologie: Origine de l'écriture », *Annales de Philosophie Chrétienne...*, tome I, Paris, Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne, 1830, p. 296-304.

2. AUBIER Dominique, *Le principe du langage ou l'alphabet hébraïque*, « Plaidoirie pour une cause gagnée 3 », Genève (Suisse), Éditions du Mont-Blanc, 1970.



3. CRÉPY Roselyne, *L'interprétation des lettres de l'alphabet dans l'écriture*, II. *Les majuscules*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1974.

4. La deuxième lettre de l'alphabet hébraïque, *Beith* ב, signifie précisément la *maison*. Hiéroglyphe égyptien: □□.

5. SOUZENELLE Annick DE, *La Lettre, Chemin de vie*, Paris, Le Courrier du Livre, 1978.

6. Le mot *Alouph* et l'un des noms de Dieu (Talmud, Hagiga 16, a, d'après Jr 3, 4 et Pr 15, 28).

*Annales de Philosophie Chrétienne*<sup>1</sup> : « a א Aleph, qui signifie un joug, un atelage, représente comme un timon de voiture où sont joints deux animaux (p. 300). »

Dominique Aubier<sup>2</sup> étudie « les vingt-deux lettres de l'hébreu carré dans le moule où elles se sont façonnées : au creux de la matière corticale, dans le cerveau plié au langage et soumis à ses faits. Apprendre cet alphabet, c'est du même coup découvrir le fonctionnement de l'esprit (p. 4 de couverture). » P. 69 : « Première lettre de l'alphabet, [Alef] a, pour ombre [*sic*] arithmétique, le chiffre 1. [...] Par ce chiffre, Alef mène grand tapage dans le royaume des idées. Le mot Alef signifie enseigner. Par une soudaine attribution de zéros, il estime que sa leçon vaut mille. Alef signifie également 1000. » P. 99 : « Par référence à l'homme, la lettre Alef embrasse l'être dans sa totalité. Elle projette au-dessus de l'individu le plan idéal de son existence programmée. Tout commence à la conception génétique. Tout finit à la mort, au terme de la structuration. » P. 105-106, l'auteur cite G. G. Scholem (*Les Origines de la Kabbale*, Paris, 1966, p. 140) : « L'oreille est l'image de l'alef et l'alef le commencement de toutes les lettres ; et plus que cela, l'alef est la condition nécessaire à l'existence de toutes les lettres, et l'alef est une image du cerveau. » Figure ci-contre, la chaîne des Alef comparée à une molécule d'ADN.

Au chapitre « Signification essentielle des lettres », Roselyne Crépy<sup>3</sup> voit dans « le A, le toit, la maison ». Elle ajoute : « La forme symbolique du A d'imprimerie se comprend d'elle-même. *Encore fallait-il y penser*. La première personne à le faire à notre connaissance a été M<sup>me</sup> Saint-Morand (*L'analyse du caractère par l'écriture*, éd. Vigot). » Et Victor, il compte pour du beurre ! « Quant au a minuscule : La vie du cœur. Relations affectives « avec les gens ». Voir *o*. ¶ *o* : La vie pratique journalière. Relation « avec les choses ». Voir *a*. » Pour le cas où nous n'aurions pas compris : « Dans le chapitre « Signification générale des majuscules », les prolongements de la signification du toit ont déjà été dévoilés (p. 13). Du sens matériel de l'habitation, on passe à la notion affective des personnes qu'elle abrite, puis à la représentation de la famille, puis de son entente plus ou moins bonne, et, s'il s'agit d'une personne mariée, de l'entente conjugale (p. 71). » Pour finir : « Il existe une troisième forme de A, celle du *a* grossi à la dimension d'une majuscule qui, abandonnant l'élévation et le caractère actif de ses angles, refuse de se particulariser. Il ignore les barrières de classe. Ses significations vont d'un intérêt grégaire ordinaire jusqu'à l'oubli de soi. Il *unifie*, il *égalise*, par le haut ou par le bas (p. 72). »

Comment est-on passé du *taureau* à la *maison*<sup>4</sup>, voilà qui n'est pas banal. À la décharge de nos modernes exégètes, il faut reconnaître qu'il faut beaucoup d'imagination pour voir dans la lettre A la tête stylisée d'un taureau א. Cela dit, la question n'est pas de savoir ce que nous voyons aujourd'hui dans les lettres de l'alphabet, mais bien ce qu'elles représentaient à l'origine.

Je passe sur les commentaires des ésotéristes, occultistes..., et autres symbolistes de la même veine.

Pour Annick de Souzenelle<sup>5</sup>, « l'initiale du mot Aleph אלה signifie « bœuf, gros bétail », mais aussi « apprendre, enseigner ». Prononcé *Alouph*<sup>6</sup>, ce même mot se traduit : « prince, maître, époux », ou encore « bœuf, taureau » (p. 29). ¶ On peut se demander quel lien unit les différents concepts que recouvre ce Aleph à celui qu'exprime le dessin de la lettre, la tête cornue de l'animal ? ¶ Le symbole essentiel de l'idéogramme se situe



1. SOUZENELLE Annick DE, *Le symbolisme du corps humain*, Paris, Albin Michel, 1991. Dans cette édition : pages 403 et suivantes.

2. COHEN Joseph, *L'écriture hébraïque...*, Lyon, Éditions du Cosmogone, 1997, p. 240-241.

3. Ainsi composé. Ce mot est suivi d'un blanc dans le texte.

4. OUAKNIN Marc-Alain, *Les mystères de l'alphabet*, Paris, Éditions Assouline, 1997.

5. BERTHIER Annie & ZALI Anne, «A est une vache»..., propos recueillis par Jean-Paul Mari, dans : «Sumériens, Égyptiens, Mayas, Indiens et Chinois... Et l'homme inventa l'écriture...», Paris, *le nouvel Observateur*, 19-25 juillet 2001.

dans les cornes, mot français qui a la même racine que le mot «couronne» (p. 29). ¶ Les cornes sont chez l'animal les antennes par lesquelles il reçoit les informations du monde d'en-haut (monde du «Mi») et, avec ces informations, la forme. (Le symbolisme des cornes chez l'animal est celui des cheveux chez l'homme. Cf. S. C., p. 269<sup>1</sup>.) (p. 29-30). ¶ Le symbole du Aleph se résume dans la force divine créatrice venue «d'en haut» ou force divine scellée dans le «Mi», le «Milieu» de chaque parcelle de la création afin de l'accomplir (p. 30). ¶ Le nombre 1 qui est lié à cette première lettre de l'alphabet, est un nombre mâle (comme le א est une lettre mâle, disent les Hébreux) (p. 30). ¶ Le Aleph est aussi mystérieux que, analogiquement l'est le point en géométrie ou le nombre 1 en arithmétique. Né du «Rien», sans père ni mère, dépassant toute origine, et lui-même origine de tout, il s'autoféconde et s'autogénèse dans le 2. Il est sur l'échelle de la «Raqa Shamaïn», cette «étendue» de la Genèse qui relie le monde divin à celui de la création, le «Mi» au «Ma», ce que symbolise l'échelle de Jacob, le tout premier échelon, celui qui «touche au ciel» (p. 31). »

Après avoir rappelé que l'image primitive du א représente une tête de taureau ou de bœuf, qu'avec différentes vocalisations le Aleph devient אֱלֹהִים *alouph* qui signifie «maître» ou «dominateur» d'où le latin *Dominus Dei*, Joseph Cohen<sup>2</sup> fait remarquer que de la racine אֱלֹהִים ALPH on obtient le verbe אָלַף<sup>3</sup> *Aleph* qui veut dire «éduquer, enseigner». Dieu est donc nommé אֱלֹהִים *alouph* parce qu'il est la force dominante et dominante suprême, et aussi parce qu'il est le guide de l'homme et lui enseigne la sagesse. ¶ [...] le Aleph fait allusion au principe de tout, à l'origine active primitive, à la cause première, au tuteur de la création (p. 241). »

Marc-Alain Ouaknin<sup>4</sup>, lui, s'interroge : «Lettre A : Pourquoi le Taureau ? Il semblerait qu'il ait représenté pour les anciens la force et l'énergie en général ; force motrice, force reproductrice, énergie économique, domestique, agricole... Sans cette énergie fondamentale, la société et l'individu restent bloqués dans un statisme immanent sans changement et transformation (p. 101). ¶ [...] Cette énergie primordiale est ainsi placée au commencement de tout : le taureau devient ainsi le signe inaugural par lequel va débiter ce que nous avons appelé la Loi des lois : l'alphabet (p. 102). ¶ Le taureau est le signe premier, car il représente «la force», l'énergie utile à la vie, à l'agriculture, au transport ; énergie primordiale qui met l'homme en mouvement, qui fait passer de l'être à l'existence (p. 118). »

Dans l'article «A est une vache» (p. 13)<sup>5</sup>, Annie Berthier & Anne Zali écrivent p. 14 : «A est une vache ou... une tête de taureau. [...] La forme du A provient d'un jeton mésopotamien en forme de tête de vache, dessin qui s'est progressivement simplifié, a basculé et s'est renversé pour donner notre A. Voilà pourquoi A est une vache et B une maison. »

Dans ce prospectus, je ne citerai pas d'autres auteurs. Je ne commenterai pas davantage toutes les opinions exprimées. Il est évident que certaines de ces opinions ne reposent sur aucune donnée concrète. Tous les commentaires ne relèvent pas du même niveau herméneutique. Exemples : si Eusèbe et saint Jérôme partent du principe allégorique et moral, Gesenius, lui, part du principe philologique et historique.

Le *Aleph* hébreu, nous dit-on, représente un taureau ou un bœuf. À l'origine, le mot *bœuf* désignait tout «mammifère ruminant appartenant à la race bovine, mâle ou femelle, sauvage ou domestique, comme l'aurochs, le bison, le buffle, le yak, le zébu (*Dictionnaire* de l'Académie, 1994). Il est également vrai que le *Aleph* a le sens de «gros bétail», «de groupe



1. FROGER Jean-François & LUTZ Robert, *Structure de la connaissance*, F-04340 Méolans-Revel, Édit. DésIris, 2003.

2. De nombreuses figures spirituelles sont représentés avec des cornes. (Sans oublier le casque des guerriers...) C'est le cas de Moïse, mais également du



Christ en gloire (où elles deviennent couronne) : Christ cornu (Basilique de Vaison-la-Romaine) ;

dans A. de SOUZENELLE, *Le symbolisme du corps humain*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 404. Concernant le bœuf du Tétramorphe, O. BEIGBEDER (*Lexique des symboles*, Zodiaque, 1989), fait observer pages 112-113 : «L'idée de chasteté pouvait s'accorder avec l'usage de châtrer le bœuf, mais non avec l'acception courante du taureau étalon, ni avec les valeurs de fécondité qui s'attachent d'une façon générale aux bovins. C'est pourquoi, tout en laissant au Bœuf sa place dans le Tétramorphe [comme dans la crèche] – d'ailleurs inférieure, en bas et à droite, comme point d'arrivée de la strie descendante –, on lui préférera l'Agneau pour signifier les vertus chrétiennes, car celui-ci évoque aussi le sacrifice, et en même temps la pureté virginale par sa blancheur, ou bien le cerf, image du baptisé, se reliant au rituel de la vénerie (v. Chasse).

On doit reconnaître que la comparaison du Christ avec le taureau fécondateur, principe de vie, faite par certains Pères ne pouvait guère avoir d'audience, pas plus que celle de certains théologiens assimilant le Christ à Jupiter qui se changeait en taureau pour enlever Europe : le Christ-taureau se chargeant des péchés du monde dans son sacrifice... » Autre assimilation : le dieu Mithra sacrifiant un taureau. Quand la psychologie, la subjectivité privée... s'en mêlent et usurpent le spirituel, l'ontologique!!!

3. Le nombre 1 est un nombre mâle, comme le א est une lettre mâle, disent les Hébreux. Un jour biblique n'est pas égal à 1000 ans. Le mot *comme* est utilisé ici pour marquer une analogie et non une égalité. Quant au nombre 1000, il indique un grand nombre, un nombre indéterminé. Les Jours de la Création, par exemple, ne correspondent pas à une période de temps déterminée, mais décrivent, entre autres, les «étapes» de l'ontogénèse de l'Homme.

4. On a déjà redécouvert le clonage, la parthénogénèse... Alors!!! Autre solution : se reproduire comme les escargots, ce qui résoudrait bien des conflits. Dans la nature, ce ne sont pas les solutions qui manquent.

d'hommes»... et vaut 1, 111 ou 1000. Mais, comme le font remarquer J.-F. Froger & R. Lutz<sup>1</sup>, le taureau joue un rôle capital : « Le souvenir de la forme hiéroglyphique permet de comprendre le sens de la lettre, qui repose sur les métaphores et les analogies induites par la chose représentée. Ainsi, le taureau n'ayant d'autre utilité que d'inséminer les vaches, on en abstrait l'idée que le taureau porte le sens de tout ensemencement, c'est-à-dire *le don d'une information qui fait vivre*. D'où le sens du verbe *alaph*, qui signifie «apprendre», et, mis à la forme grammaticale du *piel* (forme intensive du verbe), «enseigner, instruire». Remarquons que cette analogie a été utilisée dans d'autres langues pour le même usage. Ainsi, en latin, le verbe *sero* signifiant «semer» donne *semen*, «la semence», *seminarius*, «pépinière», d'où le français tirera *séminaire* : lieu où l'on se réunit avec un maître pour apprendre. Le mot hébreu אלוף se lit *alouf* et utilise un *Vaw* intercalaire qui souligne ou soutient la voyelle «ou»; il signifie «ami, maître, conseiller, prince» mais aussi «taureau» tant le sens original est fort<sup>2</sup>. Notons que c'est bien l'idée contenue dans le hiéroglyphe qui est conservée et non le vocabulaire égyptien, dans lequel le taureau se dit *kacha* 𓆎𓆏. Le nom est dit par 𓆎 *ka* («l'esprit, l'âme») en utilisant l'analogie des cornes) et 𓆏 *hacha*, *meta*, qui est le déterminatif du mâle (en utilisant l'analogie de son sexe). Le taureau est bien vu comme l'âme de l'engendrement, «l'esprit inséminant». Cette idée est conservée dans le א hébreu, désignant le taureau, mais comme symbole autant que comme animal. En outre, il fournit l'idée de «mille», un grand nombre, aussi bien que l'idée d'unité; aussi on trouve le rapport un/mille dans l'expression biblique «mille ans sont à tes yeux comme le jour d'hier» (Psaume 50, 4) ou encore «mille ans comme un jour» (2P 3, 8)<sup>3</sup> (p. 66-67). »

Qu'il soit taureau ou bœuf, c'est bien du même animal mâle qu'il s'agit. À ceci près qu'une chose capitale les différencie. Si le taureau peut inséminer une vache, ce n'est pas le cas du bœuf qui, châtré dès les premiers mois de sa vie, est utilisé pour les travaux des champs ou élevé pour la boucherie. Certes, il participe à sa manière à l'ensemencement de la terre qui nous fait vivre, mais c'est uniquement par analogie. Raison pour laquelle la lettre *Aleph* ne peut être représentée par une vache. Car enfin, de mémoire d'homme, et je l'espère de femme, on n'a encore jamais vu une vache saillir ou inséminer un taureau, ni un taureau vèler. Il est vrai qu'avec les progrès de la science<sup>4</sup>! Comme en toutes choses, la féminisation des mots a des limites<sup>5</sup>. Et les symboles ne sont pas interchangeables à volonté<sup>6</sup>.

Dans son *Champ Fleury*, Geofroy Tory nous explique que la barre du A «couvre précisément le membre génital de l'homme, pour dénoter que

5. Dans *Chemins de connaissance* (1990, p. 163), J.-F. FROGER & M.-G. MOURET concluent en ces termes : «La dualité acceptée comme principe de description totale de l'humanité ne la différencie pas vraiment parce qu'une vraie différenciation suppose une quaternité. La quaternité différencie sans diviser, elle ordonne hiérarchiquement, alors que la dualité divise sans différencier, elle classe selon des critères extérieurs à l'être. » Ainsi, «l'homme et la femme ne sont pas des objets et ne sont pas réductibles à des pouvoirs ou à des savoirs. Mais c'est à cela qu'ils sont réduits par l'idéologie dualiste niant leur réalité symbo-


lique (p. 141). » Pages 136 et suivantes, les auteurs comparent le modèle anthropologique biblique (celui du Temple) au modèle démocratique-ploutocratique (celui du football).

6. Comme le mot bœuf, mouton (*multo*) prête à confusion. Il «a dû avoir pour sens premier «mâle châtré» mais il en est venu (1x<sup>e</sup> s.) à désigner d'une part le bélier, et d'autre part le mouton, la bête ovine, comme terme générique (*Diēt. hist. de la lang. fr.*). » Lors du sacrifice d'Isaac (Gn 22, 13), c'est un bélier – qui représente symboliquement le père –, qui est sacrifié, pas un quelconque mouton.

1. Dans la note de la page 9, j'ai rappelé que le singe était un des emblèmes du dieu *Thoth* ou second Hermès, inventeur des lettres, créateur des sciences et des arts. Or, comme les membres de la caste sacerdotale, il était circoncis. « Cette espèce de singe dut ainsi nécessairement devenir l'emblème vivant de *Thoth*, l'instituteur et le prototype de la caste sacerdotale (J.-F. CHAMPOLLION, *Panthéon Égyptien*, Paris, 1823, 30f). » (Gustave Flaubert, par exemple, considérait son état comme une cléricature. Pour lui, le vrai poète est un prêtre. Il s'est d'ailleurs donné le surnom : « Révérend père Cruchard, aumônier des dames de la Désillusion ! »)

Pourquoi circoncis ? Voyons dans un premier temps les explications retenues par un ouvrage contemporain : *Wikipédia* : « Hérodote explique la circoncision par une prescription hygiénique. On a dit aussi qu'elle accroissait la vigueur sexuelle et la jouissance du mâle. Inversement, le philosophe Philon d'Alexandrie voyait dans la circoncision une renonciation symbolique aux péchés de la chair. Une autre interprétation religieuse fait de ce rite une forme édulcorée de sacrifice : plutôt que d'offrir son corps entier à la divinité qui lui a donné la vie, l'homme lui fait présent d'une petite partie de sa chair. ¶ L'interprétation la plus fréquente, dans les civilisations où la circoncision a lieu à la préadolescence, considère la circoncision comme un rite initiatique permettant à l'enfant de devenir adulte. ¶ Une autre interprétation doit être trouvée dans les civilisations voulant que l'opération ait lieu immédiatement après la naissance. La Bible a-t-elle simplement cherché là un moyen de perpétuer un rite païen antérieur ? Plus fondamentalement, l'histoire d'Abraham, de Sarah et d'Isaac, ou Ismaël pour les musulmans, fonde la filiation légitime, reconvenue par la société dès la naissance, et indépendante des liens biologiques et conjugaux, qui sont problématiques. ¶ Le rite de la circoncision, à l'instar des interdictions alimentaires et des prescriptions vestimentaires ont pu être des moyens de marquer les communautés religieuses par des signes distinctifs ostensibles [en note : cela est délicat en ce qui concerne la verge, si ce n'est de supposer que les gens soient nus]. » Laissons tout cela, et voyons de quoi il s'agit en contexte biblique. Dans *Le symbolisme du corps humain* (1991), Annick de Souza rappelle page 136 que « la circoncision ne relève pas de la loi mosaïque, elle ne relève pas d'un code rendu nécessaire par l'imaturité, l'enfantillage d'un peuple ; elle est ontologique à ce peuple qui naît du sein d'Abraham et dont la vocation est de

pudicité et chasteté avant toutes choses, sont requises en ceux qui demandent accès & entrée aux bonnes lettres »<sup>1</sup>.

Page 17, j'ai écrit qu'avec Tory le taureau s'humanise, mieux, qu'il se « spiritualise ». Car s'il ne prenait pas la peine de nous informer que la lettre *A* est à l'image de l'homme, on pourrait y voir celle du taureau, et cette barre ne couvrirait plus le membre génital de l'homme, mais bien la tête cornue de l'animal. Or, c'est précisément à cet endroit que Pharaon portait l'*uræus* . L'*uræus*, c'est le cobra femelle, la déesse *Ouadjet* représentant l'œil brûlant de *Ré*, ou « œil du soleil ». Cette image de la déesse-serpent se trouve au centre du front, à l'emplacement du « troisième œil », que les maîtres de l'Inde nomment « œil de Shiva », ou *ajñā-*

mettre au monde le Sauveur, le Messie, le Verbe. ¶ Israël, appelé à la Ressemblance divine, doit devenir Verbe. ¶ Lorsque Israël aura mis au monde Celui que les chrétiens ont reconnu pour Verbe, un premier concile réunira les chefs de l'Église naissante pour résoudre le problème qui les sépare : doit-on circoncire ou non les chrétiens ? Il sera décidé que la circoncision n'a plus lieu d'être pratiquée (Ac, 15) : l'humanité a mis au monde le Verbe. ¶ Mais Paul insistera pour que la circoncision soit portée au niveau du cœur, puis des oreilles (Rm 2, 29). L'apôtre reprend ici l'ordre de יהוה transmis par la bouche du prophète Jérémie : « Circoncisez-vous pour יהוה et enlevez les prépuces de votre cœur (Jr 4, 4). » Ce sont d'autres étapes de la montée. [...] La puissance de l'Homme passe alors de l'organe procréateur à celui de la parole créatrice. » Page 137 : « *Verbifier* la chair, telle est la vocation créatrice de l'Homme. La circoncision, qui est une taille de la chair au niveau de *Yesod* [le Fondement] pour la « mettre à fruit », est la loi qui y préside. » Suit la description de la *Brit Milah* מילה ou « alliance de la circoncision », cérémonie qui se passe en trois temps. Page 138 : « *Milah* מילה (la circoncision) est aussi la « Parole מילה de *Yod* ». La circoncision se dit encore מול *Moul* qui est le « face à face ». ¶ L'Homme commence à être mis face à lui-même jusqu'à ce qu'il atteigne, après les circoncisions successives que demandent Jérémie et Paul, au total face à face, à la découverte du vrai Moi, son NOM. » Page 139 : « Circoncire le moi, c'est commencer à labourer la terre intérieure dont nous sommes responsables au-delà de ce que nous pouvons imaginer. [...] La circoncision est la base de toute acquisition. Il faut tailler l'arbre pour le mettre à fruit. »

Revenons à la chasteté de G. Tory. Du mot *chaste*, « issu, par voie demi-savante (1130-1140), du latin religieux *castus* « qui se conforme aux règles et aux rites » (correspondant au sanskrit *çiṣṭah* « éduqué, bien dressé » → peut-être caste)

(*Diēt. hist. de la lang. fr.*, 1998) « dérivera *chasteté* (pudicité), avec le sens donné par Philon d'Alexandrie : « renonciation symbolique aux péchés de la chair ». Chez Pascal, cette renonciation symbolique deviendra l'abstinence pure et simple des plaisirs de la chair. Ignorait-il la « chasteté conjugale » ? Dans les églises, comme autrefois dans le Temple, l'entrée du Sanctuaire est interdite aux hommes comme aux femmes. Seul celui qui n'est ni homme ni femme – symboliquement, le prêtre – peut y pénétrer. Pour cela, il doit se revêtir de vêtements liturgiques : « L'intégration et le mariage en lui [le prêtre] de la puissance féminine de l'Anima et de la puissance masculine de l'Animus est un accomplissement indépendant de ce caractère sacerdotal. » S'il peut entrer « symboliquement dans le sanctuaire, [c'est] en quelque sorte en tant qu'il n'est ni homme ni femme et donc pas non plus un androgyne. Aussi est-il utile qu'il se revête d'habits spéciaux montrant bien qu'il ne s'agit plus ici de considérations sur le féminin ou le masculin, mais qu'il s'agit d'un autre ordre de réalités. Il ne s'agit plus de l'androgyne initial qui réfère au fœtus non différencié, mais d'une complémentarité harmonieuse qui abolit la division sans abolir les différences (FROGER J.-F. & MOURET M.-G., *Chemins de connaissance*, 1990, p. 51). » Le Sanctuaire, c'est le monde des formes spirituelles et archétypales. C'est le lieu de la « Parole ». Dans le rite chrétien orthodoxe, après avoir été couronnés « prêtre, prophète et roi », les époux tournent trois fois autour de l'Évangile (Christ), leur rappelant ainsi le véritable enjeu de leur union, qui ne consiste pas seulement à engendrer des enfants, mais à « devenir une seule chair » (Église). Au terme de ces épousailles, il n'y a plus de différence sexuelle, etc. : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec ; il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus ni homme ni femme ; car vous n'êtes tous qu'une personne dans le Christ Jésus. Et si vous êtes au Christ, vous êtes donc « descendance » d'Abraham, héritiers selon la promesse (Ga 3, 28-29). »

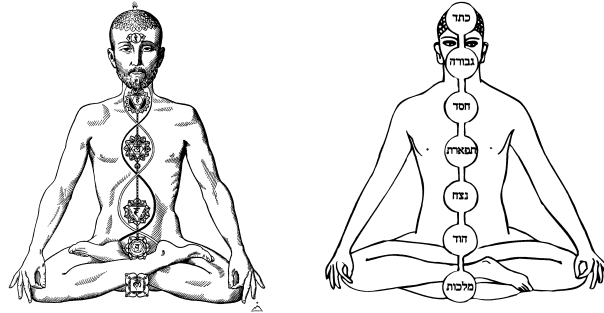
1. Les chakras, qu'il ne faut pas confondre avec les plexus, sont des centres énergétiques que les Éveillés perçoivent comme des *roues* qui tournent en tous sens, et dont la couleur et l'intensité dépendent de l'état psychique de la personne.

2. Dans *Mystères de la Kabbale* (Paris, 2000, M.-A. OUKANNIN écrit p. 214-215 : « Les grands sages et législateurs du VI<sup>e</sup> siècle [av. J.-C.], Confucius, Bouddha et Lao-Tseu, prêchèrent, à l'instar du judaïsme biblique de leur époque, la voie du juste milieu, de la sagesse et de la vertu. Mais ils délaissèrent un autre aspect du judaïsme. Car les trois colonnes que comprend la kabbale – l'amour, la justice et le centre d'harmonie – n'existent que pour soutenir l'édifice même. » Pour l'auteur, le Bouddha « reste figé dans les sphères supérieures, où il se perd dans la contemplation mystique » [...] et « se détournant de la sphère inférieure, de la vie concrète sous toutes ses formes, au lieu de tenir compte de sa réalité, le bouddhisme forge une civilisation mystique et spiritualiste, au caractère impassible et statique, manquant peut-être d'essor pour transformer la condition humaine. Même si Bouddha, par sa position, semble bien ancré sur le sol, il est tout entier méditation. Aussi est-il incapable de réaliser le royaume de Dieu sur Terre. » Bref, « le déséquilibre social et spirituel » guetterait « chacune de ces trois religions ». Pour Rabbi Yeshoua non plus, le Royaume n'est pas de ce monde. Les chrétiens manquent-ils pour autant d'incarnation ! Confucius et Lao-Tseu sont Chinois. C'est bien la première fois que j'entends dire que la civilisation chinoise, à laquelle on doit tant d'inventions, est « mystique et spiritualiste ». Comme le fait remarquer le Maître d'œuvre, la sagesse chinoise, contrairement aux doctrines hindoues, est moins portée à définir l'abstrait qu'à évoquer le concret. L'expérience prouve que ceux qui sont incapables d'apprécier à leur juste valeur d'autres cultures, ne connaissent pas davantage la leur.

3. FROGER Jean-François & MOURET Michel-Gabriel, *Chemins de connaissance*, « Cahiers d'anthropologie biblique », F-04340 Méolans-Revel, Éditions DesIris, 1990, pages 27 et suivantes.

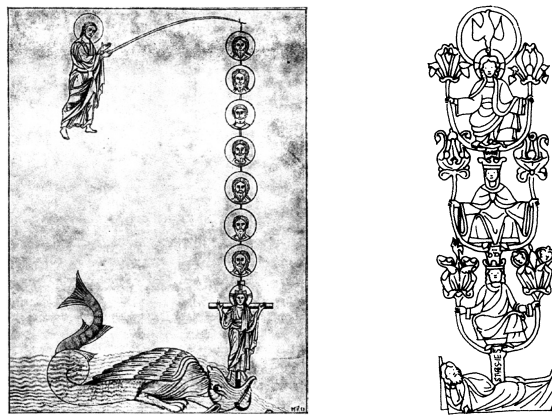
Au chapitre 6, Isaïe évoque les Séraphins aux six ailes et leur fameux cri : « Saint, saint, saint... ». Dans *Vetus Testamentum* (Vol. 22, Fasc. 3, Jul. 1972, p. 320-325), au chapitre « Les Seraphim », J. DE SAVIGNAC cite le commentaire d'Isaïe 6, 1-13 d'Ivan ENGNELL (*Uppsala Universitets Arsskrift*, T. I, 1949, 4, « The Call of Isaiah », p. 5-69), où il montre qu'il existe une grande similitude entre

*chakra*<sup>1</sup>. Comme Rê, Shiva est un dieu solaire, le dieu du feu destructeur et purificateur. L'ouverture de ce troisième œil (ou œil spirituel) correspond à l'éveil de *Kundalinî*, l'énergie ou souffle qui siège au niveau du « trou de balle », représentée sous la forme d'un serpent lové :



Montée de « Kundalinî » à travers les 7 « chakras » de l'être humain<sup>2</sup>.

Dans la tradition chrétienne, « le messie, l'Homme ayant reçu l'onction, doit provenir de David comme « rejeton de la souche de Jessé ». Isaïe le décrit spécifiquement au chapitre XI du Livre qui lui est attribué<sup>3</sup> :



Capture du Léviathan (à gauche) et Arbre de Jessé (à droite)<sup>4</sup>.

les « seraphim » et les « uraei » : « On a trouvé à Tell Halaf, aux sources du Khâbûr (fouilles von Oppenheim) une figuration d'un personnage à six ailes (cf. J. PRITCHARD, *Ancient Near East in Pictures*, n° 655). La figuration d'Esaië est donc historiquement attestée ; reste à expliquer le terme. Cette recherche permet, au moins, semble-t-il, de retrouver le point de départ de l'imagerie d'Esaië en ce passage. » J. De Savignac ajoute : « Des deux côtés, il s'agit de serpents ; des deux côtés, il s'agit de puissances proches de la divinité ; des deux côtés enfin, il y a ambivalence, car les « seraphim » d'Esaië sont aussi les serpents brûlants du désert qui ont également la propriété de guérir (Nombres xxi, 8, 9) tandis que l'uraeus est déclaré dans les textes des Pyramides à un endroit être une flamme consumant les adversaires du pharaon (cf. R. O. FAULKNER, *The Ancients Egyptian Pyramids Texts*, Oxford 1969, Utterance 256), tandis qu'à un autre, le pharaon décédé, gravissant l'échelle des rayons solaires, va se nourrir

du lait vivifiant que lui donne l'uraeus (*ibid.* Utterance 508). Cette similitude entre les « uraei » et les « seraphim » est si nette qu'il se pourrait que l'auteur de la traduction grecque d'Alexandrie l'ait déjà perçue. En effet, il ne traduit pas au v. 2 « mimma'al » « au-dessus », comme il aurait été normal, ni « à côté », comme il est possible (cf. GENESIUS-BUHL, Leipzig, 1905, p. 543, col. b) mais *kuklo(i) autou*, c'est-à-dire « en cercle autour ». Page 23, représentation d'un Séraphin-Tétramorphe datant du 13<sup>e</sup> siècle. ➤

4. À gauche : Capture du Léviathan au moyen de la ligne à sept éléments de la lignée de David, le crucifix servant d'appât. Tiré du *Hortus deliciarum*, 196. Dans C. G. JUNG, *Psychologie et Alchimie*, Paris, Buchet/Chastel, 1970, p. 103. À droite : Arbre de Jessé. Douai, B. M., ms. 340, F° 3 (Nord). Dans THOUMIEU Marc, *Dictionnaire d'iconographie romane*, Zodiaque, 1996, p. 48. Également sur un vitrail de la Cathédrale de Chartres (Ile-de-France), (*idem*, p. 47)...



Séraphin-Tétramorphe monastère Vatopedi, Mont Athos (1213); dans C. G. JUNG, *Psychologie et Alchimie*, Paris, Buchet/Chastel, 1970, p. 174. *Idem*: Plaque émaillée, art mosan, XII<sup>e</sup> s.; dans G. de CHAMPEAUX & dom S. STERCKX o.s.b., *Introduction au monde des symboles*, Zodiaque, 1989, p. 435.

1. FROGER J.-F. & MOURET M.-G., *Chemins de connaissance*, 1990, p. 26.

2. *Idem*, p. 29-34. Encore aujourd'hui, durant la grossesse, des mères portent une ceinture (ruban ou étoffe) sur laquelle est brodée ou peinte une phrase de l'Écriture, par exemple: «le Verbe s'est fait chair». Lors de la bénédiction de ce «pagne de justice», qui protège des «souffles du Malin», la première antienne est tirée d'Isaïe 11, 5-9.

3. À gauche: Le Christ en Croix. B. M. d'Angers, ms. 24, F<sup>o</sup> 7 (Anjou); dans THOMIEU Marc, *DiCTIONNAIRE d'ICONOGRAPHIE ROMAINE*, 1996, p. 137. À droite: Crucifixion, Évangélaire de Saint-Bernward (début du 11<sup>e</sup> siècle); dans G. de CHAMPEAUX & dom S. STERCKX o.s.b., *Introduction au monde des symboles*, Zodiaque, 1989, p. 310.

4. Le *Tt* latin vient du *Tτ* grec qui, lui-même dérive du *Tav* de l'alphabet protosinaïtique. Le *Tav* א, 22<sup>e</sup> et dernière lettre de l'alphabet hébraïque, signifie «la marque, le signe, le symbole». Il peut également être signe d'alliance ou d'achèvement, de séparation ou d'union... À l'origine, le *Tav* était représenté par deux bâtons croisés: + ou x. Le passage de la forme hébraïco-phénicienne à la forme araméenne s'est fait par un allongement d'une de ses barres, comme ici. «Je suis le premier et Je suis le dernier (Is 44, 6)»; «Je suis l'alpha et l'oméga (Ap 1, 8; 21, 6; 22, 13)», ce qui revient à dire: l'*Aleph* et le *Tau*. (L'expression de A à Z, relève du même sens.)

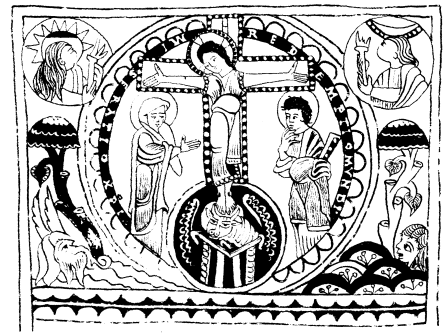
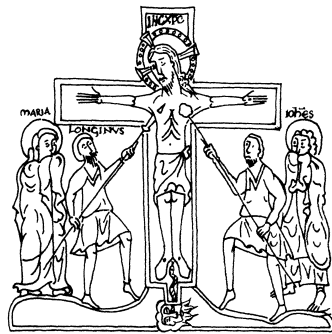
Le *Aleph-Taureau* א et le *Tav-Croix* א, c'est bien le thème central de cette illustration. Comment passe-t-on de א à א, c'est ce qu'enseignent ces petites «pattes de mouche» que sont les lettres de l'alphabet hébraïque.

5. Le Christ, arbre de vie, est crucifié entre les deux arbres qui symbolisent l'arbre de la connaissance de la dualité, celle de l'accompli et du non-encore-accompli. Page 309, G. de CHAMPEAUX & dom S. STERCKX reproduisent le Crucifié entre les deux arbres avec, aux

J.-F. Froger et M. G. Mouret font justement remarquer que «la longue suite des alliances entre Dieu et son Peuple s'incarne dans une suite de figures telles Noé, Abram, Abraham, Moïse, David et enfin Jésus. Cette suite étend dans l'Histoire une seule figure qu'il s'agit de reconstituer; c'est la figure d'Adam<sup>1</sup>.

Au chapitre 11, 6-8, le prophète Isaïe décrit sept couples d'animaux: le loup et l'agneau; la panthère et le chevreau; le veau et le lionceau; la vache et l'ourse; le lion et le bœuf; le (nourrisson) tétant et le cobra; la vipère et l'(enfant) sevré. Là encore, nos deux auteurs<sup>2</sup> font remarquer que, comme l'*uræus* égyptien, le Cobra Tétant correspond à *âjnâ-chakra*, et le Sevré Vipère à *Sahasrarâ-Padma*. (Dans l'illustration de la page 31, ils font coïncider les couples d'animaux avec les 7 chakras de la psychophysologie symbolique de l'Inde.)

Les deux illustrations ci-dessous participent du même symbolisme.



La Crucifixion: B. M. d'Angers ... Évangélaire de Saint-Bernward<sup>3</sup>.

À gauche, la croix, comme le serpent, sortent de la tête (crâne) d'Adam. Le Christ n'est-il pas le nouvel Adam (1 Co 15, 45). «Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé (Jn 3, 14)». À droite, les pieds du Christ en croix<sup>4</sup>, entouré du soleil et de la lune, des deux arbres<sup>5</sup>..., reposent sur la tête du taureau de Luc (Tétramorphe). Bref, nous retrouvons notre *Aleph-Taureau*.

Tous les symboles représentés ici mériteraient une analyse approfondie. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'en tant que principe de vie, l'image de l'*Aleph-Taureau* évoque les notions d'ensemencement, d'engendrement, de fécondation (sexe mâle), d'information, d'enseignement... (cornes).

Nous avons vu que, comme le Singe, emblème de *Thoth*, créateur des lettres, des sciences et des arts, les prêtres égyptiens étaient circoncis. Or la circoncision consiste à tailler la chair au niveau de *Yesod* pour la «mettre à fruit». En coupant le prépuce («tunique de peau»), le gland<sup>7</sup> (symbole du verbe) est mis à nu, permettant ainsi la quête du NOM.

angles, le Tétramorphe. *Psautier de New-Minster* (11<sup>e</sup> siècle), British Museum.

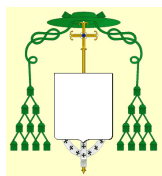
6. Dans la Kabbale juive, l'Arbre des Sefiroth, ou Arbre de vie, représente la structure de l'homme et de l'univers. La neuvième sephirah – *Yesod* – placée au niveau du sexe (*mûlâdbâra-chakra*, voir prospectus *Tribulations d'un orthographe...*, p. 30) est le fondement de toute chose. Associée à la lune, son croissant est le reflet des cornes symboliques de l'être déifié. Ce n'est pas sans raison si le grand prêtre Zacharie clame à la

naissance de son fils Jean-Baptiste (le Précurseur): «Béni soit יהוה le Dieu d'Israël // car Il a visité et racheté son peuple. // Et Il a érigé la corne du salut // dans la maison de David son serviteur (Lc 1, 68-69).» À noter que, par dérision, «porter les cornes», «avoir des cornes», se dit également d'un mari trompé.

7. «[Le Seigneur] dit à Moïse: «Parle aux enfants d'Israël et dis-leur de se faire eux et leur postérité, des glands aux coins de leurs manteaux; et qu'ils mettent au gland de chaque coin un ➤



cordons de pourpre violette. Ce sera pour vous un gland, et en le voyant, vous vous souviendrez de tous les commandements [du Seigneur] pour les mettre en pratique, et vous ne vous laisserez pas aller aux désirs de votre cœur et de vos yeux qui vous entraînent dans l'infidélité. Vous vous souviendrez ainsi de tous mes commandements et les mettrez en pratique, et vous serez saints à votre Dieu (Nb 15, 37-40; traduction de l'abbé A. Crampon, 1905).» Des glands ornent parfois les



ornements liturgiques (ceinture...). En héraldique ecclésiastique, le chapeau à glands des prélats catholiques (archevêques, évêques, etc.) est représenté traditionnellement en vert. (Source: www.heraldique-europeenne.org.)

1. FROGER J.-F. & MOURET M.-G., *Chemins de connaissance*, 1990, p. 67.

2. Dans *L'écriture hébraïque* (p. 309), Joseph Cohen cite en épigraphe du chapitre XXII : « Les projets de réforme de l'écriture hébraïque » : « L'auteur du *Nouveau dictionnaire de la langue hébraïque*, Abraham Even Chochane, Prix d'Israël, a dit une fois : « L'écriture hébraïque est une écriture Notarikon\*, elle n'est valable que pour des énigmes et devinettes et non pas comme un moyen de communication qui convient à tout le monde. » A. Even Chochane, in *Souvenir de l'Académie de la langue hébraïque*, Presse Universitaire 9 (1962), p. 90 (en hébreu). » Apparemment, au sein même du peuple juif, il y en a qui sont plus « élus » que d'autres.

\* *Notarikon* est un procédé qui consiste à combiner les lettres d'un mot ou d'un texte, dans l'ordre ou dans un ordre différent pour obtenir de nouvelles significations.

3. Dans *Qualité & Typographie. Études critiques* (deuxième partie), 1997, j'ai reproduit page 70 le tableau établi par Jacques DE LA ROCHETTERIE (*Cours de psychologie jungienne*), dans lequel il montre, comparant le césaro-papisme, le nazisme et le communisme, que les mêmes schémas se reproduisent inévitablement. Ajouter, puis compléter les champs de la colonne « Démocratie » ne présente aucune difficulté.

4. Voir le prospectus *Tribulations d'un orthographe...*, pages 39 et suivantes.

5. WARRAIN Francis, *La Théodicée de la Kabbale...*, Paris, Les Éditions Vêga, 1949, p. 13.

Ces quelques exemples devraient suffire pour montrer que les lettres de l'alphabet hébraïque sont porteuses d'un sens. Contrairement à l'alphabet grec, qui est purement alphabétique, et la lettre étant réduite à la transcription d'un son, les lettres hébraïques conservent le caractère hiéroglyphique mais sans la représentation concrète, en gardant le sens de la chose désignée : *Aleph* א (taureau), *Beit* ב (maison), etc.

Dans la mesure où les lettres représentent des idées, « il s'ensuit que les mots formés par ces lettres représentent des idées composées. Ainsi le mot père, אב (lire *ab*), porte la suite « taureau-maison » ; comme souvent, la maison désigne aussi la famille et l'on obtient l'idée de « chef de famille ». Plus subtilement, ce « taureau dans la maison » représente « ce qui donne d'engendrer dans la maison » ou encore « ce qui donne l'information intérieure », la maison désignant toujours « ce qui est à l'intérieur ». Il en résulte que l'orthographe hébraïque ne découle pas simplement d'un usage arbitraire qui s'est stabilisé, mais, au moins pour les mots de l'hébreu ancien pratiqué au temps de Moïse sortant d'Égypte, vers 1226 (?), de l'intention de signifier *ce qu'est* la chose que dit le mot. A notre connaissance, cette propriété de l'alphabet hébraïque ne se trouve dans aucun autre alphabet<sup>1</sup>. » Nos deux auteurs ont raison de préciser page 68 : « [...] les connaissances n'étaient pas dispersées en « matières » séparées comme aujourd'hui ; elles étaient intimement unies à des interprétations qui tendaient à montrer un sens... et un sens religieux, car il était inconcevable pour les Anciens que la connaissance fût indépendante des dieux ou de Dieu<sup>2</sup>. » Ils ajoutent page 83 : « Un mot ne peut avoir de sens que relativement à un contexte dans lequel les énoncés que l'on est amené à formuler sont compréhensibles. Ce qui a du sens ici n'en a peut-être plus là. Il en est de même pour l'Histoire. Car nous avons peine à connaître la situation, le *Sitz im Leben*, d'une maison en Babylonie au XIX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ! Et si le mot a perduré, son sens a varié. [...] Le mot *maison* traduit exactement en français le mot grec οἶκος (d'où nous vient *économie*, *œcuménique*) ou le mot hébreu בית, mais les contextes ont tellement changé depuis l'Antiquité qu'il est difficile de penser que ces mots désignent réellement la même chose. Jadis, ils pouvaient aussi désigner un temple, qui est la maison de dieu ou la maison de Dieu, mais le mot contemporain *maison* ne l'évoque plus guère, sauf dans les expressions *maison du peuple*, *maison de la culture*, qui ont précisément des fonctions inconscientes de temples, dédiés à des entités collectives abstraites que les Anciens eussent appelé des « dieux ». »

Il faut bien le comprendre, la « religion » démocratique existe bel et bien, avec ses dieux, ses héros et demi-dieux, son clergé, ses temples, ses rites, ses prières... et, bien entendu, son cortège de sanctions pénales<sup>3</sup>. Pour éliminer, sans violence (pour combien de temps encore ?), les autres systèmes de pensée..., la « logique interne », après avoir prôné la *tolérance*<sup>4</sup>, a inventé un monstre d'abstraction : la *laïcité*. Car avec pareil mot, on peut tout se permettre, et c'est bien ce qui se passe déjà.

Citant Francis Warrain<sup>5</sup>, j'ai évoqué page 26 du prospectus *Tribulations d'un orthographe* les dangers inhérents à la pensée symbolique et à la pensée discursive : si l'image nous attache à la réalité concrète, troublant ainsi notre connaissance, le concept nous permet de la mieux comprendre, mais la vide de sa plénitude. L'auteur conclut : « L'union de l'image et du concept nous permettra d'avoir une idée moins inadéquate de ces objets, qu'aucune image ne peut représenter et qu'aucun concept ne peut définir. »

Dans l'immédiat, il s'agit moins de croire à telle ou telle hypothèse, d'adhérer à tel ou tel dogme ; mais d'interpréter. Sans oublier que « sans la lumière de la raison, nul ne peut trouver la voie de la vérité (Dialogue de Catherine de Sienne) ». Quant à l'interprétation, elle vaut ce que vaut l'interprète... et la doctrine sur laquelle il se fonde. Quelques exemples :

1. RÓHEIM Géza, *Hungarian Shamanism*, qu'il publia deux avant sa mort. Ce problème a été également abordé dans son ouvrage posthume, *Hungarian and Vogul Mythology: « Monographs of the American Ethnological Society »,* XXIII, New-York, 1954 (cf. en particulier p. 8 ss, 48 ss, 61 ss).

2. Cité par Mircea ELIADE, *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris, Payothèque, 1974, p. 186.

3. Cité par Julius EVOLA, *Masques et visages du spiritualisme contemporain*, Ottawa, Les Éditions de l'Homme, 1972, p. 67.

Autre exemple du même genre. Lors d'un déjeuner : « Je vais te dire quelque chose que les gens ignorent... que tu ignores sans doute. Lorsqu'Adam fut devenu trop vieux, ce sont ses fils qui ont assuré la perpétuation de l'espèce humaine avec Ève. » Quelle santé!... (Curieusement, les filles sont épargnées.) Mes rectifications n'ont pas convaincu : « Tu sais, les textes bibliques peuvent être interprétés de plusieurs façons. » Ce qui est vrai. Mais là!... Comme l'a dit Euripide, et bien d'autres avant lui, et après lui : « Parle si tu as des mots plus forts que le silence, ou garde le silence. »

4. BENOIT Hubert, *Métaphysique et psychanalyse. Essais sur le problème de la réalisation de l'homme*, Paris, Courrier du Livre, 1964, p. 175.

Après avoir approfondi la métaphysique traditionnelle, particulièrement le Zen, Hubert Benoit fut un des premiers psychothérapeute à jeter un pont entre la psychologie et les lois métaphysiques qui permettent d'interpréter en profondeur les symptômes.

De Géza Róheim, psychanalyste et ethnologue, dans son étude sur le chamanisme hongrois<sup>1</sup> : « [...] un rêve de vol est un rêve d'érection, [c'est-à-dire] dans ces rêves le corps représente le pénis. *Notre conclusion hypothétique serait que le rêve du vol est l'élément central du chamanisme* » [c'est Róheim qui souligne]<sup>2</sup>. » Ce sont les chamanes qui ont dû être contents.

Un autre exemple du point où l'on peut arriver avec les données classiques de la psychanalyse nous est fourni par une disciple de Freud et d'Adler – S. Lagerfeld – laquelle a psychanalysé la prétendue supériorité de l'homme en face de la femme, et le despotisme masculin dans l'histoire de la civilisation. La base de tout ceci consisterait en un fait névropathique et hystérique : « Il s'agit d'une « supercompensation » névrotique due à un inconscient « complexe d'infériorité », dérivant du fait que l'homme, à la différence de la femme, n'est pas en mesure de s'adonner sans interruption à l'acte sexuel. Pour compenser ce sens de peineuse infériorité vis-à-vis de la femme, l'homme se serait créé une prétendue supériorité en d'autres domaines et se serait donc hystériquement constitué la réputation de « sexe fort » et dominateur<sup>3</sup>. » Il n'y a pas à dire, avec des exégètes de ce genre, l'humanité progresse.

Analysant trois sortes d'adaptation, Hubert Benoit<sup>4</sup> explique que « chez l'homme qui a subi le traitement freudien, nous observons une autre sorte d'adaptation non véritable. Dans cet homme ont été abolis les compromis que constituaient l'Interdiction et les Compensations. Ces compromis étaient nécessités par le divorce existant entre l'exigence profonde absolue, exercés dans le seul temporel, et la limitation temporelle inéluctable. Le traitement freudien, en amenant à la surface la pensée affective profonde sans la réformer à la lumière des lois objectives, soustrait cette pensée à l'appel de l'« être » que le temporel ne pouvait satisfaire ; le sujet abdique le caractère absolu de sa prétention et devient capable de se satisfaire du temporel tel qu'il est. L'homme interdit et compensé était contraint à des compromis entre la subjectivité où il était enfermé et une objectivité qu'il pressentait et exigeait ; l'homme freudien a perdu cette intuition profonde de l'objectivité possible et n'éprouve plus dès lors de difficulté à accepter une subjectivité qui ne lui est plus une prison ? Il est heureux de ce qu'il peut avoir parce qu'il a perdu l'intuition d'« autre chose ». L'homme interdit était le siège d'un combat entre le ciel et la terre ; en l'homme freudien il n'y a plus de combat car le ciel s'est tu ; mais cette paix n'est qu'un équilibre apparent ; la balance n'oscille plus, mais c'est parce que le plateau du temporel, sans contrepoids, s'est stabilisé au bas de sa chute. Il n'y a pas là adaptation véritable puisqu'un des deux éléments a disparu ; l'aspect temporel de cet homme n'est plus affecté par une déformation convulsive et douloureuse (par laquelle il devait refuser sans cesse la forme juste qui lui était proposée) ; il est affecté par une déformation inerte, fermé solidement à la forme juste qu'il ne se sent plus proposée. Il est adapté à une vie d'animal, non à une vie d'homme. »

Celui qui est initié à la dimension spirituelle de son être sait qu'il existe deux nuits, celle qui est absence de lumière, et celle qui en est le principe. Il sait distinguer le Néant qui est absence d'« être » du Non-Être



1. Des gens réputés savants ont enseigné que la Terre était plate et que tout tournait autour d'elle. Ce qui ne l'a jamais empêché d'être ronde et de tourner.

2. Émission « Océaniques », diffusée par FR3. Propos rapportés par J.-F. FROGER & M.-G. MOURET, *Chemins de connaissance*, 1990, p. 23-24.

3. Cela me fait penser à une autre citation, attribuée à André Malraux : « Le 21<sup>e</sup> siècle sera spirituel ou ne sera pas ». Lors d'un entretien avec Pierre Desgraupes (*Le Point*, 10 nov. 1975), A. Malraux déclara ne jamais l'avoir prononcée : « Vous savez, on m'a fait dire : « Le 21<sup>e</sup> s. sera religieux ». Je n'ai jamais dit cela, bien entendu, car je n'en sais rien. Ce que je dis est plus incertain : je n'exclus pas la possibilité d'un événement spirituel à l'échelle planétaire. » Peu importe qui l'a dit. Cela a été dit. Et la pensée de cette personne vaut bien celle de Malraux. Une question se pose toutefois : de quel type de spiritualité va-t-il s'agir ?

4. Que vient faire ici ce *esque* et ses deux *e* ?

5. Non seulement un *A* est passé à la trappe, mais ce *bresque* !!!

6. COHEN Joseph, *L'écriture hébraïque* (chapitre XIX, « Le pouvoir magique des lettres »), Lyon, 1997, p. 283.

qui est principe de toute création. Il sait qu'il y a un silence qui est absence de sons et un silence qui est essence principielle de tous les sons. Etc.

Qu'on le veuille ou non, nous ne vivons pas seulement dans un monde de symboles, un monde de symboles vit en nous<sup>1</sup>. Dans une interview donnée peu de temps avant sa mort, en 1986, Mircea Eliade<sup>2</sup> rappelait que « la plus grande découverte de notre temps après plus d'un siècle d'anthropologie, d'archéologie, etc., c'est que l'élément essentiel de la condition humaine est le sens du sacré. L'ouverture vers le sacré rend l'homme capable de se connaître tout en comprenant le monde. Cette double connaissance fait de lui l'homme total parce que l'homme est assoiffé d'être. C'est à travers cette expérience totale que l'existence humaine révèle ses dimensions spirituelles les plus profondes et les plus créatrices. Le sacré est un élément de la structure de la conscience humaine et non pas un stade seulement de l'histoire de cette conscience comme certains l'ont cru un temps. ¶ La pensée symbolique ne peut pas être remplacée par un autre type de pensée. C'est à travers le symbole que tout homme, même s'il ne s'en rend pas compte, est ouvert sur le cosmos et sur le mystère de sa propre vie. Le propre de la pensée symbolique est de réintégrer l'homme dans un cosmos organisé parce qu'il imite le modèle exemplaire de la création. Le monde n'est pas opaque, tout est parole et tout est symbole et tout est ouverture vers quelque chose qui est certainement positif parce que c'est transhumain, c'est-à-dire que cela dépasse les conditions de la pensée et de l'existence humaine. ¶ Cette découverte aura des conséquences pour l'existence personnelle de chaque homme. Ce sera en particulier une source insoupçonnée jusqu'à présent de créativité culturelle. La créativité sera radicalement renouvelée. On est maintenant à la fin d'une époque culturelle. On va rentrer dans une période où l'esprit humain aura des expressions nouvelles. Personne ne soupçonne maintenant quel sera ce renouveau. Eh bien moi, j'attends une époque de créativité culturelle absolument unique dans l'histoire récente depuis trois siècles. J'envie vraiment la nouvelle génération qui connaîtra certainement ce renouveau<sup>3</sup>. »

Je ne peux quitter notre *Aleph*-Taureau sans évoquer un mot qui a fait et fait encore couler beaucoup d'encre : **ABRACADABRA**. D'ailleurs, ce n'est que justice. Car enfin, ce mot de onze lettres comporte une seule voyelle (A) répétée cinq fois, et six consonnes. Je ne connais pas d'autres mots de ce type. Quoiqu'il en soit, nous allons voir qu'il est riche d'enseignements. Et puis, cela va mettre un peu de gaieté. Alors !

J'écarte d'emblée les dérivés « hérétiques » : *abracadabrantésque*<sup>4</sup>, immortalisé par Arthur Rimbaud et repris par Jacques Chirac ; pire, *abracadabresque*<sup>5</sup>, dû à un certain Gautier d'après le *Dictionnaire historique de la langue française*, qui n'a pas fait fortune.

Je ne vais pas davantage me pencher sur l'origine de ce mot, ni rapporter toutes les interprétations dont il fait l'objet depuis des siècles, ce qui demanderait pas moins d'un livre. Je vais me contenter de citer seulement trois auteurs. Ouf ! diront certains.

Dans *L'écriture hébraïque*<sup>6</sup>, J. Cohen évoque page 283 le contenu des amulettes et talismans. Pour l'auteur, ce qui est magie chez les autres peuples (qui, bien entendu, ne comprennent rien), ne serait que « religieux » chez les juifs : « L'emploi de mots étranges se retrouve en revanche dans la fameuse formule de l'*abracadabra* que tout le Moyen Âge *a vénéré sans rien y comprendre* [c'est moi qui souligne]. Les mots vien-

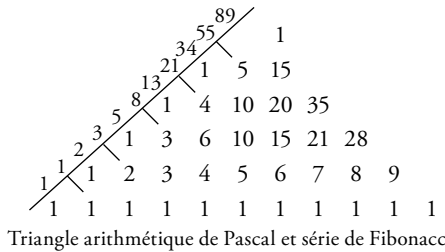
ment de l'hébreu : *havreq* > *ad* > *avra* qui signifie : *envoie ta foudre jusqu'à l'anéantissement, ou la mort.* »

Qu'en pense notre deuxième exégète. Commentant le prologue de l'évangile de Jean (« *Au commencement était le Verbe.* »), M.-A. Ouaknin<sup>1</sup> évoque le mot *ABRACADABRA* qui, selon lui, « signifie littéralement : « Il a créé comme Il a parlé. » (*hou bara kémo chedibère*). ¶ *Abacadabra* est ainsi une expression de la Cabale chrétienne qui assimile la création par la parole au terme de *dibbour* et non au terme de *amira*. Une pensée hébraïque aurait forgé l'expression *ABRACAAMRA* (*hou bara kémo chéamar*). » L'auteur remet ça dans *Mystères de la kabbale*, au chapitre « *Abacadabra : la puissance des mots* »<sup>2</sup> : « Cette puissance et cette énergie des lettres sont au centre de la kabbale et se retrouvent dans une formule populaire, *abracadabra* qui signifie en araméen : « il a créé comme il a parlé », c'est-à-dire selon la puissance de la parole. En fait, en hébreu conforme à la tradition biblique et kabbaliste, il faudrait utiliser l'expression *abraçaamra*. Le verbe de cette expression est *omèr*, le dire créatif, et non *dabèr*, le dire organisateur ! »

Là, voyez-vous, ça me perturbe. Car enfin, lequel de ces deux auteurs « éclairés » devons-nous croire ! Et là, ce n'est qu'un échantillon.

J'ai donc décidé de soumettre ma perplexité à Petrus Talemarius<sup>3</sup>. Après avoir vu dans un rêve un jardin merveilleux gardé par un dragon, le Maître d'œuvre, ne parvenant pas à y pénétrer, invoqua l'archange saint Michel. Il vit alors le mot *ABRACADABRA* écrit dans le ciel, et aussitôt, le dragon ayant disparu, une force invisible l'attira dans l'Éden. À la suite de quoi il se mit aussitôt en quête de la puissance magique d'*ABRACADABRA* (p. 1)<sup>4</sup>. « D'abord, explique-t-il, je remarquai que ce mot symbolise Père, Esprit et Verbe<sup>5</sup> ou Triade : l'écrivain alors, en raison de son sens, sous la forme triangulaire suivante (à gauche) :

A  
C A D  
A C A D A  
R A C A D A B  
B R A C A D A B R  
A-B-R A C A D A B R A



1. OUAKNIN Marc-Alain, *Concerto pour quatre consonnes sans voyelles*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1998, p. 53-54.

2. OUAKNIN Marc-Alain, *Mystères de la kabbale*, Paris, Éditions Assouline, 2000, p. 277-280.

Le passage du *c* au *k* est dû à l'humeur de l'auteur, aux préférences de l'éditeur, à une révélation... ? Cela dit, peut-être y a-t-il un sens caché qui m'échappe, ou que je ne dois pas connaître... !

Pour d'autres commentaires, voir l'annexe 2, p. 31.

3. TALEMARIANUS Petrus, *De l'architecture naturelle...*, Paris, Éditions Vêga, 1949.

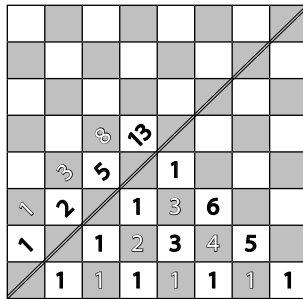
4. Comme on peut le constater, le Maître d'œuvre ne se réfère à aucun auteur, à aucune tradition, pas même la tradition compagnonique ou une quelconque loge maçonnique. Il ne prétends pas avoir raison. Il ne critique ni n'insulte personne. Il dit seulement avoir vu ce mot en rêve. Les Anciens parleraient de révélation; lui, non. Il a fait un rêve, comme chacun de nous peut en faire. Point. Une façon comme une autre d'indiquer sa source d'inspiration. Ce n'est pas plus stupide que l'histoire de la pomme de Newton, ou d'autres histoires du même genre.

5. En langue hébraïque : Père, AB (אב) ; Esprit, RVACH (רוח) ; Verbe, DABAR (דבר). Quand cela n'agace pas les philologues et autres spécialistes, ça les fait pisser de rire. J'ai déjà évoqué dans mes écrits la « langue des oiseaux », la « langue d'amour », l'argot « sandhâbhâshya » des tantriques, etc. Je n'insiste donc pas.

6. Pour plus de clarté, je représentai par des flèches les trois marches à suivre pour que le mot ABRA se terminât au premier A de la deuxième ligne.

7. La somme des chiffres composant les lignes situées d'un côté de la diagonale, et celle des chiffres situés de l'autre côté, sont chacune de 33 (= 12 + 21 = 1 + 10 + 15 + 7).

je formai toutes les combinaisons de lettres pour écrire les mots A, AB, ABR, ABRA, etc. à partir de l'angle gauche de base, sans omettre aucune ligne ni sans descendre<sup>6</sup>. Puis je substituai à la dernière lettre du mot le nombre de combinaisons trouvées et j'obtins ainsi [la] disposition [ci-dessus, à droite]. ¶ Je reconnus aussitôt le triangle arithmétique de Pascal. [...] ¶ Considérant les précédents tableaux triangulaires, je vis aisément que les sommes des nombres, selon la « forma », se rapportant aux cinq voyelles A, étaient : 1, 8, 32, 64, 1. Ces nombres, en dehors de l'unité, exprimaient sur un échiquier, le nombre des cases dans un rang, le nombre des pièces et le nombre total des cases. Aussi, pour définir le triangle arithmétique, je divisai l'échiquier par une diagonale, allant de la gauche vers la droite quand on part du rang de base, puis j'écrivis le nombre 1 sur les cases de la base, et,



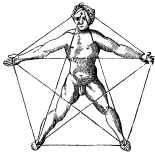
Triangle arithmétique de Pascal et série de Fibonacci limités par l'échiquier<sup>7</sup>.

ment que les sommes des nombres, selon la « forma », se rapportant aux cinq voyelles A, étaient : 1, 8, 32, 64, 1. Ces nombres, en dehors de l'unité, exprimaient sur un échiquier, le nombre des cases dans un rang, le nombre des pièces et le nombre total des cases. Aussi, pour définir le triangle arithmétique, je divisai l'échiquier par une diagonale, allant de la gauche vers la droite quand on part du rang de base, puis j'écrivis le nombre 1 sur les cases de la base, et,

1. Cette limitation me servit à définir les règles de l'Architecture naturelle.

2. Voir les ouvrages consacrés à la symbolique des jeux, comme celui des échecs, de l'oie, de la marelle, etc.

3. L'homme est souvent représenté à l'intérieur de figures géométriques comme le cercle, le carré, le triangle, le pentalpha... Exemples: Léonard de Vinci, Giordano Bruno, etc.



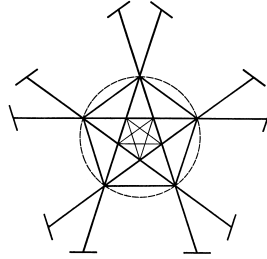
Giordano BRUNO, dans ROOB AL., *Alchimie & Mystique*, Taschen, 1997, page 540.

4. Le module est le rapport du grand au petit côté d'un rectangle.

5. Le carré long argenté définit le rapport de moyenne et extrême raison par le rapport de la somme de sa diagonale et de son petit côté à son grand côté:  $g = \frac{\sqrt{5}+1}{2}$ .

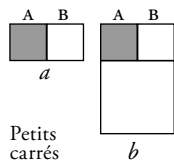
sur les autres cases, la somme des nombres de la case la plus proche à gauche sur le même rang et de celle contiguë obliquement à gauche et en dessous (voir figure page 27). Ainsi, ayant chiffré les cases sous une forme triangulaire, je limitai la série de FIBONACCI à sept chiffres<sup>1</sup>. »

À la suite de quoi, la voyelle A étant figurée par un triangle isocèle dont tous les angles sont aigus, le Maître d'œuvre traça naturellement l'angle non égal aux deux autres, moitié de chacun des angles



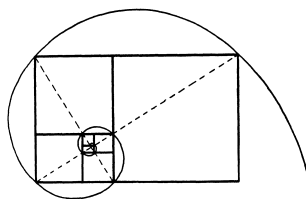
Pentalpha (formé de 5 lettres A).

égaux. De la sorte un cercle divisé par 5 mesurait cet angle. Il construisit ainsi un pentalpha formant en son centre un pentalpha semblable, inverse, et consonnant avec le pentalpha extérieur selon la divine proportion. « Grâce à ABRACADABRA, j'avais ainsi décelé sur l'échiquier<sup>2</sup> (discontinu), et sur le pentalpha<sup>3</sup> (continu), la divine proportion, symbolisant l'analogie universelle qui régit, en sens inverse, les états multiples de l'être, et suivant laquelle s'unissent, tout en restant distincts, la «forma» et la «materia» des êtres créés. Je cherchai donc à utiliser cette proportion pour découvrir la clé de la construction des édifices, conçue de telle sorte que les pierres naturelles fussent utilisées avec le maximum de commodité et d'harmonie. ¶ Dans ce but, incité à poursuivre mes recherches, je représentai l'Unité par un carré tout



Petits carrés

petit, de côté 1, et j'étudiai de quelle manière ce petit carré ou pôle, par sa propre prolifération, pouvait engendrer une surface d'une certaine étendue. C'est pourquoi je traçai un second carré égal au premier et adjacent, et j'obtins ainsi un rectangle de module 2<sup>4</sup>, appelé, suivant le langage traditionnel, «carré long argenté» (fig. a)<sup>5</sup>. Mais je ne continuai pas cette construction, qui m'aurait donné une ligne indéfinie et non une surface définie, et j'adjoignis aux deux carrés opposés A et B, un carré de côté 2 qui assurait ainsi leur développement (fig. b). J'obtins alors un carré allongé de module  $\frac{3}{2}$ . ¶ De la même manière et de proche en proche, je construisis une série de carrés allongés, presque semblables entre eux, et dont les modules valaient le rapport de deux nombres successifs de la série de FIBONACCI; et comme ce rapport avait



La spirale logarithmique s'appuyant sur les sommets de carrés tournants.

pour limite le nombre «g» (nombre d'or), le petit carré (pôle), ou principe de l'évolution, tendait par sa propre prolifération à se manifester en un rectangle de module «g», appelé «carré long doré». Je voyais ainsi la série des carrés allongés se développer de telle manière que les sommets des carrés étaient situés sur la spirale logarithmique de BERNOULLI, le pôle de la spirale se placer au point de rencontre des diagonales orthogonales de deux figures contiguës de la série, ce pôle être quadruplé par la symétrie de la figure selon deux axes, et se confondre enfin avec la position du petit carré dont la prolifération engendrait le carré long doré (figure ci-dessus). ¶ En travaillant ainsi, je forgeai peu à peu la clé pour ouvrir la porte du temple de l'Architecture naturelle (pages 2-6). »

La boucle est bouclée. Car cette petite excursion dans le monde des symboles, nous ramène à un aspect capital de la graphie: l'architecture, non seulement des lettres, mais également des supports de l'écrit.

1. Voir l'«Avertissement de l'éditeur», page x, note 3. En fait, ces théories ont été mise en œuvre en tout temps et en tout lieu. Voir mon livre consacré à la mesure (à paraître).

2. «L'usage nous condamne à bien des folies; la plus grande est de s'en faire l'esclave (*Maximes de guerre et Pensées de Napoléon I<sup>er</sup>*, Paris, Librairie militaire J. Dumaine, 1863, 167, p. 252).»

3. Récemment, des physiciens ont redécouvert que ce que nous prenons pour la réalité n'est en fait que l'information que nous avons sur elle. En d'autres termes, que la réalité n'est qu'une hallucination informationnelle (POIRIER H., «Le monde existe-t-il vraiment?», *Science & Vie* n° 1057, octobre 2005, pages 68-83.

4. VINÇARD B., *L'Art du Typographe...*, Paris, l'auteur, 1806, p. 158.

5. Sans oublier les dictionnaires, encyclopédies, etc., etc., etc. (Cette redondance est volontaire.)

6. BILLOUX René, *Encyclopédie Chronologique des Arts Graphiques...*, Paris, l'auteur, 1943, p. 117.

Toute la fabrication du livre de Petrus Talemarianus a d'ailleurs été réalisée à partir des théories de l'auteur<sup>1</sup>. Après avoir défini les règles de l'Architecture naturelle, le Maître d'œuvre vérifie ses théories constructives en étudiant les grandes traditions spirituelles de l'humanité, les ouvrages d'art et autres monuments historiques, l'alchimie, les sciences traditionnelles (arithmétique, astronomie, harmonie, géométrie et stéréométrie), sans oublier les écrits les plus célèbres du passé, d'un caractère traditionnel communément admis, comme la Genèse, la *Théogonie* d'Hésiode, le *Timée* de Platon, la *Divine Comédie* de Dante, le roman de Rabelais, l'*Apocalypse* de saint Jean, etc. Car la graphie, je le répète, ne consiste pas seulement en l'écriture des mots et des phrases d'après un code, même consacré par l'usage<sup>2</sup>.

Des balivernes, tout cela, jugeront certains. C'est oublier que «l'imagination est plus importante que le savoir (Albert Einstein)»; que nombre de savants y ont consacré une grande partie de leur vie, voire toute leur vie; que ceux qui ont laissé des écrits ont dû parfois les publier sous un pseudonyme, etc. Quant à notre vision du monde, nos «hallucinations informationnelles»<sup>3</sup>... elles valent bien les leurs.

D'autres estimeront que je suis hors sujet. C'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de voir ce qui relie les différents aspects de la connaissance. Qui plus est, en ma qualité de chercheur, je dois rendre compte de tous les systèmes. Deux exemples amusants :

Dans *L'Art du Typographe. Ouvrage utile à MM. les Hommes de Lettres, Bibliographes, et Typographes...*, B. Vinçard<sup>4</sup> a jugé qu'il était de son devoir de consacrer un paragraphe au mot *abracadabra*<sup>5</sup> : Abracadabra est la «signature du plus ancien des dieux, dont les lettres en caractères grecs, forment le nombre de 365 qui est celui des jours de l'année.» L'arrangement des lettres est un peu tiré par les cheveux, mais...

Les typos, eux aussi, font de la Cabale : «Vingt-deux! – Ce cri, par lequel les ouvriers signalent, dans un atelier, l'entrée subite du patron ou du contremaître, n'est pas du domaine exclusif des imprimeries, mais il a été inventé par un typographe dont il faut regretter que le nom ait été oublié. C'est la cryptographie du mot chef, établie d'après le rang des lettres dans l'alphabet : C = 3 ; H = 8 ; E = 5 ; F = 6, au total, 3 + 8 + 5 + 6 = 22<sup>6</sup>.»

Non ! il ne fut pas convenable de passer sous silence tous ces aspects de la graphie.

Dans l'annexe 2 (page suivante), nous allons retrouver la lettre *Aleph* → *Aa* de façon assez inattendue. Quoi de plus naturel, puisqu'elle serait à l'origine de toute chose.

## 2. Le svastika au ban des accusés

1. Dans l'ordre des symboles cruciformes, le *svastika* a pour correspondant la *spirale*. On le retrouve comme emblème majeur dans pratiquement toutes les grandes civilisations, y compris dans des édifices juifs datant de 2000 ans. Dans la synagogue de Capharnaüm (ou *Kefar Nahum*, ancienne Galilée, 3<sup>e</sup> s. av. J.-C.), le *svastika* est présent aux côtés du pentagramme et de l'Étoile de David (Magen David)\*. Les chrétiens l'ont utilisé non seulement dans les édifices, les objets de culte..., mais également pour les ornements liturgiques. « Les Christs romans sont souvent conçus autour d'une spirale ou d'un swastika: ces figures rythment l'attitude, organisent les gestes, les plis des vêtements. Par là se trouve réintroduit le vieux symbole du tourbillon créacionnel autour duquel s'étagent les hiérarchies créées qui en émanent (G. de CHAMPEAUX & dom S. STERCKX o.s.b., *Introduction au monde des symboles*, F-89630 Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1989). » Voir également O. BEIGBEDER, *Lexique des symboles*, Zodiaque, 1989, p. 249-254. Le svastika peut prendre diverses formes: angulaires ou courbes (par ex. les deux S, droit et renversé), il peut se limiter à trois éléments, comme dans le *triskel* (ou *triscèle*) des Celtes, etc.

\* À noter que l'origine de ladite Étoile n'est pas spécifiquement juive.


2. Sans entrer dans les détails, le symbole antique du *svastika*, qui n'est pas spécifiquement oriental, connaissait les deux formes: *dextrogyre* et *sinistroyre*, avoir un sens « positif » ou « négatif », etc. À titre d'exemple, ces doubles-clefs,



qu'Alexandre ROUYER reproduit à la fin de son « Avertissement » de Petrus TALEMARIANUS, *De l'Architecture naturelle...* (Paris, Édit. Véga, 1949, p. x). Le rôle d'une clef consiste à *ouvrir* et à *fermer*. Dans la Bible, celui qui a reçu les clefs (du royaume des cieux ou de David) peut *lier* et *délier* (Es 22, 22; Mt 16, 19; Ap 3, 7-8). Ce pouvoir est figuré dans les armoiries papales par deux clefs, l'une d'or, l'autre d'argent. De même, les clefs du dieu romain Janus, au double visage, ouvrent les portes solsticiales. Dans la terminologie alchimique, elles symbolisent les deux opérations majeures: *solve* et *coagula*. Etc.

3. À l'époque, cette information a été rapportée par l'agence Reuters et plusieurs sites d'information anglo-saxons.

Au chapitre des aberrations, je dois dire un mot à propos du *svastika*. Voyons tout d'abord la définition qu'en donne un ouvrage autorisé (LE ROBERT, *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain REY, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998): « SVASTIKA n. m. est un emprunt (1828; 1872, *swastika*) au sanskrit *svastika* « de bonne augure », dérivé de *svasti* « salut », « bien-être », « fortune ». Le mot est formé de *su-* « bien » et de *asti* « il est », de *as-* « être ». *Su-* repose sur la même racine indoeuropéenne que le grec *eu* « bien » (→ euphémisme); *as-* contient la racine °*es-* du verbe être, en latin (→ être) et en grec (→ onto-). La variante francisée *sauvastika* a disparu. ♦ Le mot désigne un symbole sacré qui consiste en une croix à branches coudées, en usage en Inde de toute antiquité, répandu par le bouddhisme (Népal, etc.), présent dans la Grèce ancienne sous la figure de Prométhée, et répandu, comme motif décoratif, dans d'autres civilisations<sup>1</sup>. ◊ La croix gammée choisie par Hitler pour emblème du parti nazi est un svastika dont les branches sont coudées vers la droite, le symbole antique et oriental l'étant vers la gauche<sup>2</sup>; le nom lui est appliqué après 1933. »

En décembre 2003, pour satisfaire aux élucubrations de mouvements politiques et religieux occidentaux, et pour éviter toute polémique, Microsoft a préféré supprimer les deux svastikas qui figuraient dans une police de caractères japonais<sup>3</sup>. Je dis *élucubrations*, mais c'est autrement plus grave et inquiétant. Et il est hors de question qu'une minorité impose au reste du monde sa volonté. Car enfin, si nous devons supprimer tout ce qui peut rappeler un épisode inqualifiable de l'histoire, il ne va pas rester grand chose. Devra-t-on supprimer le couteau parce que des criminels s'en servent pour tuer? Dans le cas du svastika, allons-nous devoir le supprimer de tous les monuments, objets d'art..., à commencer par ceux qui sont inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco? De tous nos livres? Chaque fois qu'on reproduira, comme ici, ne serait-ce qu'au nom de la vérité historique, une illustration où figurent un ou plusieurs svastikas, devons-nous répondre de ce supposé crime devant une cour de justice? Car c'est le stade juste après. Il faut bien comprendre qu'il y a non seulement des limites aux demandes de réparation, mais que nul n'est tenu de vivre dans un climat de culpabilité permanente, climat abusivement entretenu par des extrémistes, qui prennent prétexte d'événements inqualifiables pour justifier leur vision des choses. Et là, la limite n'est pas atteinte, elle est dépassée. J'ajoute que ce comportement envers ce symbole majeur est injurieux pour tous les peuples qui l'utilisent depuis des temps immémoriaux, qui plus est n'ont pris aucune part à la seconde guerre mondiale. Car, pour qu'il y ait délit, le détournement du sens du symbole doit être prouvé; ici, la volonté affichée de rattacher le svastika au symbole nazi, tel qu'il a été utilisé , ce qui, en pareil cas, est bien entendu inacceptable.

Rouge, blanc, noir, telles sont les couleurs qui furent adoptées par les nazis. Ce sont également celles de la Haute-Volta, ancien nom du Burkina Faso. Avec le vert, ce sont les couleurs panarabes, couleurs qui se retrouvent dans la plupart des drapeaux des pays arabes. Tous ces pays vont-ils devoir renoncer à ces couleurs?

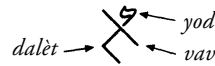
La bêtise est aveugle. Dans *Les mystères de l'alphabet...*, le rabbin Marc-Alain Ouaknin écrit page 120: « À partir de la forme classique,



l'angle des cornes peut disparaître et laisser à la place deux traits parallèles ✕. Il faut signaler un phénomène intéressant qui expliquerait le passage de l'ancienne forme du *aleph* ✕ (x<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) à la nouvelle forme, telle que nous la trouvons dans l'hébreu classique et contemporain א (à partir du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), qui dérive des formes araméennes. ¶ À partir de la forme ✕ nous obtenons la forme suivante après un infléchissement vers la gauche ✕. Deux siècles plus tard, la barre parallèle inférieure se détache de la barre de tête: ✕. Plusieurs évolutions suivent cette phase. La plus simple est la disparition du trait inférieur déjà détaché: nous obtenons un ✕ dont nous repérons plusieurs formes: ✕ ✕ ✕. Au v<sup>e</sup> siècle, le ✕ devient ✕. ¶ La phase semi-définitive du *aleph* se rencontre au v<sup>e</sup> siècle: ✕ pour devenir dans sa forme définitive: א. Dans cette forme définitive, nous retrouvons la barre médiane, la «barre de la tête» du taureau, et les deux cornes, l'une étant supérieure et la seconde devenue inférieure.»

1. OUAKNIN Marc-Alain, *Tsimtsoum*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 156.

Dans *Tsimtsoum*<sup>1</sup>: la lettre *Aleph* «se compose des trois lettres *yod-vav-dalèt*, la ligne du *vav* ayant été penchée vers la gauche. [...]



Par la suite, les lettres ont été stylisées, arrondies ou anguleuses selon les différentes traditions.»

2. Olivier BEIGBEDER, *Lexique des symboles* (Zodiaque, 1989), reproduit page 250 la même forme de svastika ↻, schématisation de celui de Visby (Suède). Gotlands Fornsal. Pierre sphérique de Myrvalder in Tingståde; dans G. de CHAMPEAUX & dom S. STERCKX o.s.b. *Introduction au monde des symboles*, 1989, planche 8, p. 40. (En réalité, ledit svastika a cette forme: ↻.)

Ainsi, pour Marc-Alain Ouaknin le ✕ serait un ✕. Ce symbole, que je sache, avant d'être un ✕, est bien un svastika<sup>2</sup>. Curieusement, cela n'a pas choqué lesdits mouvements politiques et religieux occidentaux qui ont contraint Microsoft à supprimer les deux svastikas mis en cause. Avant de poursuivre, attendons la réaction.

3. Ces ✕, par exemple: ✕ (*Formal-Script 421*), ou encore *Zapfino Two* ✕.

Là encore, allons-nous devoir supprimer la lettre *x* de notre alphabet<sup>3</sup>? Nous avons vu dans la note 4 de la page 24 qu'à l'origine le *Tav* était représenté par deux bâtons croisés: + ou ✕. Mais alors, il va falloir également supprimer la croix. Que dis-je, tous les symboles cruciformes. Souvenons-nous de l'affaire du «kis-kis, kankàm», qui conduisit Pierre de la Ramée, dit Ramus, à bannir la lettre *q* de son alphabet français<sup>4</sup>.

4. Voir le prospectus *Les tribulations d'un ortographe...*, p. 46-47.

Car, malheureusement, ce n'est là le seul domaine où cette minorité en question sévit. Prenons la polémique qui entoure le roman de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes* (Paris, Gallimard, 2006). À en croire un critique, seules «deux personnes au monde [pourraient] comprendre *Les Bienveillantes*»<sup>5</sup>. En d'autres termes, seules deux personnes peuvent parler et écrire sur la *Shoah*. Une chose est sûre, ces individus ne mourront, ni d'un excès d'humilité, ni du sens du ridicule.

5. Un autre, dans le domaine médical: «Le cancer à la TV, c'est moi!»

Là encore, souvenons-nous de la question du brevet d'invention en matière de graphie (voir page 8).

Concrètement, jusqu'à quel stade les choses devront s'envenimer pour que des mesures soient prises? Car Albert Einstein a raison:

**LE MONDE EST DANGEREUX À VIVRE ! NON PAS TANT  
À CAUSE DE CEUX QUI FONT LE MAL, MAIS À CAUSE  
DE CEUX QUI REGARDENT ET LAISSENT FAIRE.**

En ce qui me concerne, c'est moins par devoir moral ou civique que par devoir ontologique que j'entends agir. Combattre la bêtise sous toutes ses formes, c'est la raison d'être de mes recherches. Car on ne le répètera jamais assez, tout part du langage. Cela dit, je suis parfaitement conscient qu'aucun changement ne pourra advenir tant que les masses ne redeviendront pas peuple. Mais c'est une autre histoire.